

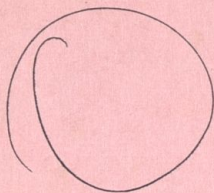
(34)

40



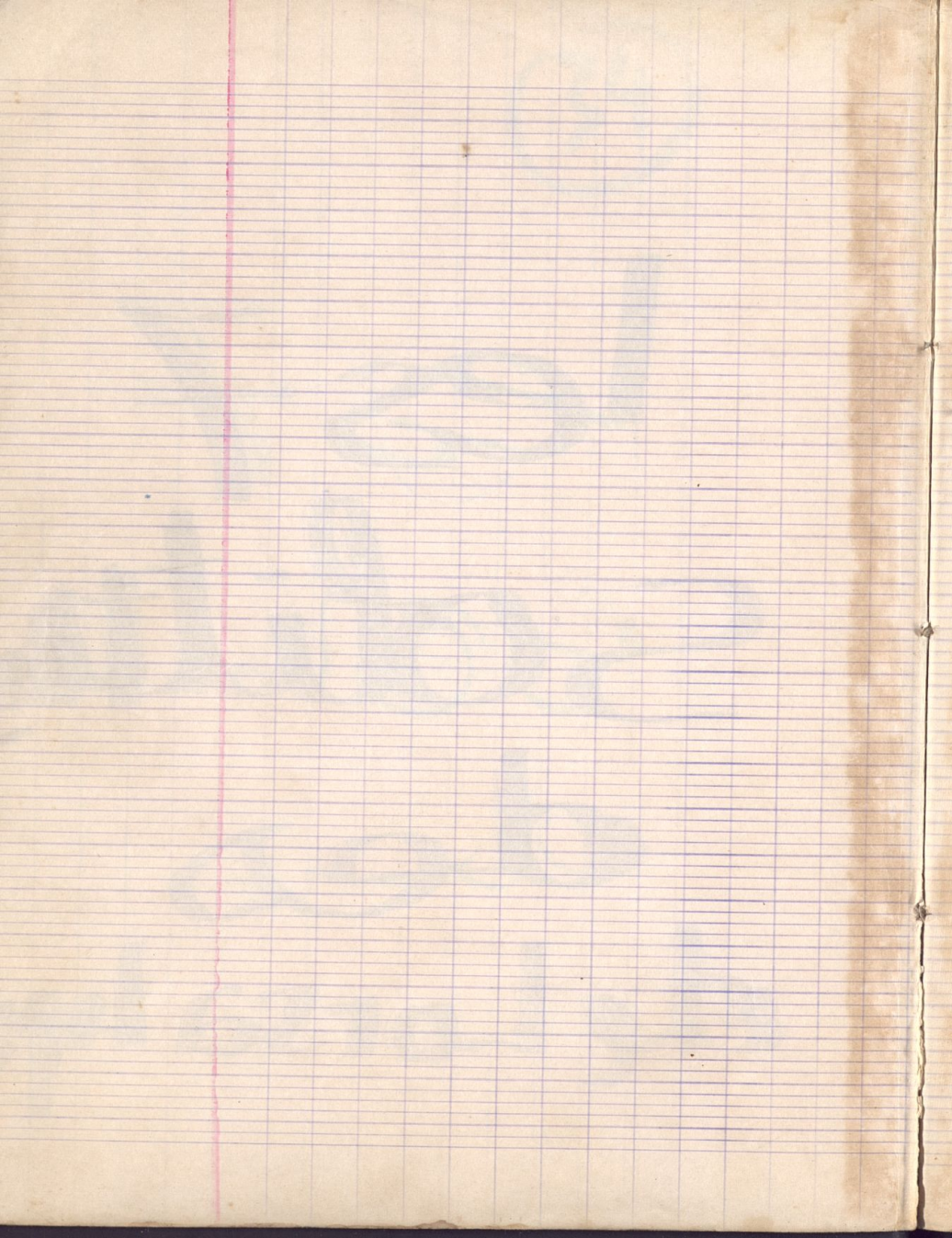
CADIER de _____
APPARTENANT à _____
ETABLISSEMENT _____

(34)



V X ~~dis~~

Les 7
Solitudes
de Lorsa Lip



Les 7 solitudes de Lorsa Lopez

Ce que tu crois sans défense est
défendu par l'ombre.

V. Hugo.

La femme est le lieu exact de la
naissance.

Edouard Maunick.

Tout créateur est en réalité une femme
qui habite par accident le corps
d'un homme.

J. L. Villalonga
~~L'inhumaine humanité!~~

~~Qu'elle choisisse entre mourir
et rêver un autre rêve.~~ C.T.S.

A Odile Gandire
Arlette Chemain
et Pierrette

~~Quand déjà~~ je n'en connais pas de
femmes qui se battent avec d'autres
armes que la femme femelle.

A Sylvain Bombo aussi
pour ce qu'il est le seul
homme-femme que je connaitte.

A Henri Lopis enfin
qui comme Aragon sait mettre
la femme au monde.

S. L. T.

Avertissement.

Sans vergogne, je suis la rumeur
inépuisable, c'est à dire la femme,
c'est à dire l'homme. L'art ^{c'est à dire} est
toujours art d'entêtement, ~~un art~~ art
de faire dire à la réalité ce qu'elle
ne peut dire par ses propres moyens, ou
ce qu'elle risque volontairement de
porter sous silence. Notre siècle a
le grand devoir de rêver un autre
rêve. Or rêver un autre rêve exige
d'autres courages, d'autres manières
d'aborder la vérité, d'autres excu-
ses de nommer. Etre poète de nos
jours c'est exiger de toutes ses forces, de
tout son cœur, ~~et~~ de toute son âme,
face aux fusils et face à l'argent,
qu'aucun ^{homme} ~~homme~~ ne soit passé sous
le silence de l'Histoire. C'est je crois
la raison pour laquelle mon écriture
est plutôt viciée qu'écrite. La même
raison pour laquelle ma vie entière est
plutôt bougée, râlée, blougée et grognée

et de tout son ^{gêne}

absolument

que vécue. De cette manière je me sens
le frère puîné de l'espoir coûte que
coûte, malgré mes allures de voyou
de la plume. Citoyen de l'espoir
et de cet amour d'en face que je
dis violemment, j'aurais dû écrire
le livre de la remise en femme de
la femme; le livre aussi d'une
remise en l'homme de l'homme,
donc remise en monde du monde.

J'ai des comptes à rendre à la
vérité; or la vérité et la réalité
sont ce que sont l'homme et la
femme, c'est à dire deux choses.

Quelle prétention de parler pour que
~~mais je me ne parle~~ le monde ^{doive} choisir

entre rêver un autre rêve et mourir. S.L.T.

1 - Estina ~~Bony~~ Benta.

La veille de ce jeudi de malheur où nous savions tous que Lorsa Lopez allait tuer sa femme, la veille aussi du jour où Valancia allait fêter son deuxième faux centenaire, à cinq heures du matin, juste au moment où à la mosquée de Baltayonsa Armana Yozua venait de crier l'appel à la prière, que le père Bona de la Sacristie avait ~~venait de~~ passer le bayou pour la boucherie d'Elmano Zola, nous entendîmes la terre ^{crier} ~~gronder~~ du côté du lac: une longue série de plaintes, de gargouillement, lugubre, une sorte de gargouillement convulsif à l'intérieur des rocs, que même la mer sembla écouter un instant. Nous avons appelé cette étrangeté le cri de la falaise. Les gens de Nsanga-Norda parlaient de

rire de la folaise. Mais cela montrait
parfaitement leur stupidité.

« Encore ~~sept~~ trente six mille cent
trente ~~jours~~ cinq jours et ce sera
la ~~fin~~ fin, dit Fartamio Andra
do Nguelo Ndalo. »

Le cri avait duré trois minutes
mais de Valtano à Nsanga-Norda
les gens s'avaient entendu et pré-
tendaient que c'est à cause des
péchés de la Côte que la folaise
s'était mise à prêcher. ~~La fin~~
Hélas ! un malheur ne vient jamais
seul : nous n'avons pas vendu nos
ananas cette année-là : notre Prési-
dent avait insulté l'Amérique à
la seizième conférence de Paris sur
les prix des matières premières. Pour se
venger, les américains refusaient
de manger nos ananas, et avec eux,
les français refusaient par honneur,
les belges par compréhension, les
russe par ~~sa~~ timidité, les

anglais par compétence, les allemands par pudeur, et l'Afrique du Sud par intuition... Enfin, pour une raison ou pour une autre le monde entier refusait nos ananas. Les autorités, au lieu d'abdiquer, avaient passé une loi obligeant les résidents étrangers à manger des quantités d'ananas matin, midi et soir, soit sept kilos par jour et par tête. Puis il eût ce grand grognement de la falaise, cette paille infecte, ce clabaudage, ~~inexpliquable~~ inexplicable. C'était ce cri-là que nous avions entendu à la même heure, des années auparavant quand les autorités avaient pour la septième fois (raison de sécurité) transporté la capitale de Valancia à Nsanga-Nonda. « On ne peut plus rester : ce go coin appartient au démon » Et pendant de longs mois, par l'air et par l'eau, par le rail et par la route, voyageaient

murs, ponts, jardins municipaux, parcs zoologiques, places publiques, piscines; on dut transporter jusqu'aux eaux du lac artificiel du Village des Passions, les sept cent ponts lévis, les trente neuf mausolées, les quinze arcs de triomphe, les neuf tours, les seize étoiles de Nsanga-Norda, et les deux mosquées de l'époque de notre saint patron Jean Valance. On n'oublia pas le Gold Boulevard, le palais de la nation, le petit et le grand Capitales, les quelques trois millions d'os du cimetière d'Arma Hozorinte, les lampadaires en or massif de l'ex-quartier des Onze, les ~~pe~~ septante neuf mille arbres synthétiques du Parc du Marsien où l'on disait qu'un homme ~~et~~ antédiluvien avait été retrouvé dans un sarcophage de granit blanc. On avait gardé l'homme au musée de Westania mais un groupe de

marins ~~étaient~~ venu le subtiliser
qui sombra au large de l'île de Jésus.
A l'endroit où avait été pris le
sarcophage est aujourd'hui le
rectangle dit de la mort, qui réduit
les humains en amas de bronze. On
transporta aussi les sept mille modillons,
les neuf cent quinze monolithes, obélisques
et ogives, ainsi que le Christ taillé
dans les fragments de l'île d'Eldouranta
mangée par la mer, mais qui laissa
en témoignage un bras de basalte
dans lequel les portugais avaient sculpté
un Jésus ventripotent et joufflu qui
tournait le dos à la mer et jurait
à longueur de jour.

- Quelle jaquemartise, avait soupire
Estina Bronzario, ils ne vont même
pas nous laisser notre popote.

- Laissons faire lui avait conseillé
Fartamio Andra. Ils reviendront comme
les autres fois qu'ils étaient partis.
Nsanga-Norda n'est pas un coin pour

mettre une capitale.

Le Notaire du Gouvernement qui supervisait la décapitalisation fit savoir qu'on ne prendrait rien dans le quartier du Bayou où étaient les sept tombes des fondateurs de Valancia, et, à Baltayonsa l'ex-université ^{suivie} pour haute trahison: "Ça pue tellement la' - bas."

Tous les cadavres portaient une bande blanche nouée autour du front, avec à l'encre de chine cette inscription: "Ne tirez pas sur le savoir". Il y avait trente deux mille ~~vingt-sept~~ ^{quarante-sept} bandes blanches ramassées une semaine plus tard, quand, contre toute attente, Estina Bronzario ^{avait} décidé de faire enterrer les corps.)

Le Notaire du Gouvernement vint voir Estina Bronzario avec un sourire préparé trop longtemps à l'avance et qui nous montrait ses trois dents de laideur: - Ils m'ont chargé de vous dire, madame, que vous continuerez à être le maire

de notre nouvelle capitale. Laissez-moi
vous féliciter de tout mon cœur et
de toute...

- Circulez, monsieur, lui avait répondu
Estina Bronzario. Je ne puis pas votre
poubelle: je suis née dans l'honneur,
je mourrai dans l'honneur.

Comme le Notaire voulut insister, elle
~~lui~~ jeta sur son visage gouverne-
mental une salive mêlée de tabac,
d'avis et de piment (Estina Bronza-
rio croquait le piment à la
place de la cola parce que, disait-
elle, le piment maintient la jeunesse
intérieure et extérieure de la
femme). A l'époque, Estina Bronzario
avait assez de pouce pour tenir
tête à n'importe quel calibre de
mâle, mais quand ~~la~~ l'esclandre
du coup de crachat arriva dans
les oreilles des autorités, madame
Bronzario fut remise à la dispo-
sition de ses couilles avec interdic-

tion formelle de mettre les pieds à Nsanga - Nonda: outrage à la magistrature et au drapeau, concluant le procès verbal de la décision publiée au journal officiel et communiquée partout où besoin l'était.

- S'ils pensent me débobiner de cette manière, avait ri Estina Bronzario.

A midi, puis le soir, la veille du jour où Lorsa Lopez devait tuer sa femme, la terre cria trois autres petites fois du côté de Nsanga - Nonda, deux fois du côté de l'océan et une toute petite fois du côté de Valtano ~~avant~~ avant de se taire dans un silence qui fondait tous nos coeurs. Nous tremblions tous de voir venir la fin, comme un jeu d'enfant. Fartamio Andra do Nguelo Ndalo revela que la terre criait à Valancia pour marquer les événements. Elle avait crié pour marquer la disparition du dernier de la lignée des fondateurs;

elle avait crié l'assassinat du
nonce du pape Estanzio Benta, elle
avait crié la naissance du monstre
Yogo Lobotolo Yambi, de père inconnu
et de la folle Larmani Yongo. Le monstre
avait sept têtes couronnées d'une
crête laiton, douze bras de longueur
excentrique, une jambe en forme
de colonne terminée par une patte
d'éléphant, treize défenses fortement
poilues et dentelées à fond, treize
orifices dont ~~une~~ quatre en forme
de trompe terminés par une manière
de parapluie en calcaire compact qui
se cassaient comme des serpents de verre.
On disait que ces quatre derniers
orifices ~~qui servaient~~ tenaient office
à la fois d'yeux, de nez et d'oreilles.
Une longue barre de calcaire égale-
ment, en forme de tuyère, placée
à la racine de la jambe, jouait
le sexe. Quand le bébé-monstre se
mettait à ~~pleurer~~ pleurer, tous

Nalancia se bouchait les oreilles.
Sa mère avait essayé de le noyer
à l'estuaire, du côté de la baie
Manissa-Bitoukou, mais à ~~plusieurs~~
plusieurs reprises Nogo Lobotolo Lambi
avait traversé la ville en pleurant
son pleur infernal et regagné
le gîte maternel. Malgré les protes-
tations des populations, malgré la
position des autorités qui pensaient
qu'un tel monstre bien orienté
pouvait confisquer le pouvoir et
qui proposaient qu'on le jetât
dans la fosse de feu de la Porta
Indiano ou dans le rectangle de
la mort, le père Bona de la
sacristie, au juste nom de Jésus,
éleva l'enfant jusqu'à l'âge de
sept ans où il quitta l'ombre du
seigneur et plongea dans l'océan
du côté de la baie Afonso, en
laissant sur son passage des
empreintes de deux ~~mètres~~ mètres

de diamètre sur une profondeur qui selon les terres variait entre douze et trente centimètres. Le monstre avait laissé sur les murs du morceau de cathédrale où le père Bona disait ses messes une espèce de ~~grieffade~~ grieffade : un message disaient les gens. Une prophétie disaient certains autres. C'étaient des dessins incertains, des figures de glypto dontes et des flexographies gigantesques, des buccins. Les glyptographes avaient donné plusieurs significations aux ~~griboillis~~ griboillis, suivant qu'ils étaient de Valancia ou bien de Nsango-Norda, mahomettans ou bien chrétiens, déistes ou athées. Pour les chrétiens suivant l'avis du glyptographe Ruari de Dios Louma, le message disait une chose simple et claire : « Next time the fire. »

La toute dernière des dernières
fois que la falaise ait crié, c'était
dix-sept auparavant, le jour où les
rebelle de la Sieda Merdaï avaient
emmené Elmuconi Zamba wa
Cala Fwa pour lui faire
cracher à coups de plomb son
vilain cerveau de chien gâleur
qui avait conçu la révolte des
gens de Valtano pour faire trainer
la ~~seizième~~ septième décapitalisa-
tion. Fantamio Andra do Nguelo
Ndalo ne comprenait pas pourquoi
la terre ne marqua pas la grève
des étudiants, ~~jusqu'à~~ quelques mois
avant l'arrivée à Valencia
du Notaire du Gouvernement qui
devait légiférer sur les conditions
matérielles, objectives et subjectives
de la septième décapitalisation, de
la même manière qu'elle avait
marqué, quarante ans ~~avant~~
auparavant la première guerre

de décapitalisation qui avait opposé
ses ancêtres aux gens de Nsanga-Nord.
Elle ne comprenait pas non plus
pourquoi la terre n'avait pas
crié la toute dernière grève des
étudiants. Après quatre vingt
seize jours de grève de la faim
doublée d'une grève de la parole,
les autorités eurent pitié des ~~trois~~
trente deux mille quarante sept étudiants et
professeurs et demandèrent au
septième bataillon d'infanterie
basé à Valtano de faire les deux cent
douze kilomètres qui séparent Valencia
de Valtano afin de fusiller ces pauvres
bougres que la mort refusait de
tuer.

Puis il ne se passa rien à Valencia.
pendant des années, ni grande joie,
ni grand deuil, ni visite, ni départ,
ni rien du tout, jusqu'à ce matin,
la veille du Jeudi où Lorsa Lopez
allait la tuer. Pendant que

l'irréductible Estina Bronzario et les femmes, par pure et simple tête dure s'activaient à organiser le centenaire interdit par les autorités, la terre avait crié. « Presque chanté », disaient les gens. »

- Comme si elle avait eu des douleurs d'enfantement, explique Fantamio Andra ~~quand~~ aux femmes qui s'activaient à cuisiner les plats du centenaire défendu.

- Qu'est-ce que tu fais Estina Bronzario, était venu s'indigner le maire.

- Il n'y a plus d'hommes dans ce pays, je fais ~~fonction~~ actionner les femmes, lui avait répondu Estina Bronzario.

Elles avaient ~~fait~~ barricaadé la route du bayou et celle qui longeait le bosquet du côté du lac. Elles a-

voient stocké force vins et force
liqueurs dans le hangar construit
lors du dernier centenaire par la
grand-mère d'Estina Bronzario.
Elles y avaient apporté ~~les~~ grosses
marmites qui depuis deux jours mijotaient
en dégageant leurs parfums domesti-
ques et leurs revêtements d'oignons,
de girofles, d'herbes de Nsanga-Nord
Nsanga-Nord. Chapelots de sauces,
bouillons de méchouis, montagnes
de grillades, cuvettes de soupes, ~~cous~~
sauces fleuries, : sauces Mandella,
sauces Piquet, sauce Lantani, sauce
Azario, noix d'ébène, loi de
la côte, sablon de macaque, rup-
ture de foin, clame-gorge, lance-
foie, lait de falaise - gâteaux
gigantesques de la taille d'une
cabane de pêcheur. Tout le quar-
tier du bayou respirait la cuisson
et les vins. ~~Des~~ & longues files de
marmots promenaient leur famine

par-la' et répétaient ce qu'on a
toujours répété chez nous : « le nez
mange mais la bouche a faim. »
Les gorges attendaient, les estomacs
étaient prêts. La-bas, au quartier
du Tourniquet, d'autres femmes s'acti-
vaient à coudre les crinolines de
danse et les costumes de carnaval.
Un autre groupe de femme s'entraî-
nait aux chahuts et à la danse
de Pangayanso. Estina Bronzario
allait des ~~sa~~ cuisines aux ateliers
de couture, arborant son sourire
de bronze et sa stature auguste
de Grande de la Côte, princesse
vieillissante, mais belle encore, belle de
cette beauté dure à cuire qui
soulève le couvercle de l'âge, belle
du geste et de la voix, avec
dans le chancellement des traits
le prétexte ultime de parfaite
harmonie, cuite dans la force
du cœur et l'entêtement de

l'âme. Et, au coin de l'âme,
au coin du cœur, au coin
de chaque partie du corps, la
tendre mémoire de l'âge où
elle dansait le chahut de
Nanga-Nonda et fondait ~~sur~~
le cœur des hommes dans la
virtuosité de ses reins. « Une fille
pleine de vitamines cette Estina
Bronzario, disaient les gens. » Toute
la nuit, les femmes avaient œu-
vré à cuire et à coudre, tandis
que les jeunes filles frappaient aux
portes pour passer les invitations.
À deux heures du matin, le maire
flanqué du juge Marcelio Douma
et du photographe Nertez Coma
était revenu voir Estina Bron-
zario et ~~lui~~ l'avait priée de ne
pas provoquer les autorités.

- Notre région est déjà assez
mal vue comme ça, Estina
Bronzario. Fête n'importe quoi.

Mais te t'en supplie, laisse tomber ta foutaise de centenaire.

- Nous sommes un peuple d'honneur et de fierté Marcelio Douma. Nous avons derrière nous vingt-sept siècles d'Histoire et ~~de dignité~~ ^{de dignité}. Nous n'allons pas apprendre à pisser ~~sur~~ sur l'honneur sous prétexte ~~que~~ qu'à Nsanga-Norda des enfants de bordel pissent sur la dignité.

- Tu vas encore faire verser du sang sans cause.

- L'honneur, Marcelio Douma, où tu vas penser que je parle. Mais l'honneur c'est la cause ~~supra~~ ^{suprême} suprême. Le sens même de l'existence. Nous de la Côte raisonnons et vivons sur l'honneur.

Le juge avait demandé à Nertez Coma de photographier les outrances d'Estina Brongario et s'était retiré en compagnie du maire. A quatre heures il fut décidé que les femmes

dormiraient deux petites heures afin qu'elles fussent fraîches le lendemain et à la hauteur des festolements préconisés par la dure des dures Estina Bronzario. Elles avaient à peine posé leur tête sur l'oreiller que la terre s'était mise à crier, et que lui avait commencé à la tuer comme nous savions qu'il allait la tuer.

- Il aurait pu attendre un autre jour pour tuer sa pute.

- Quand même ! Il y a bien sept jours dans la semaine. Et lui n'a attendu que notre jour à nous.

- Quand même !

En fait, Lorsa Lopez avait tué sa femme à la suite d'un incident que tous, de Valtano à Nsanga Nonda nous trouvions banal. Un homme comme Lorsa Lopez, haut

commandeur de la Légion, ancien ministre des Finances, grand homme d'honneur qui justement, comme Estina Bronzario démissionna à cause de la septième décapitalisation. Il bravait les autorités et se rendait à Noanga - Nonda malgré l'interdiction de séjour: « C'est la terre de mes pères après tout. » Un Lorsa Lopez, fils de Lopez Dario et de doña Maniaria Cuenso, que toute la côte tenait dans l'estime et la vénération les plus légendaires. Un Lorsa Lopez qu'on avait vu durant les quarante-quatre premières années de son existence faire montre de bon sens et d'équilibre moral. Nous ne comprenions pas. Et nous accusions tout ce siècle con, ce siècle sans tête ni queue, ce siècle de l'hégémonie de la foutaise. Nous pensions que l'homme avait si peur et si honte de l'homme qu'il

devenait toujours plus imprévisible.

- Il aurait dû attendre un autre jour pour la tuer, avait soupiré Fartamio Andra.

- N'est-ce pas commère, lui avait répondu Fartamio Andra do Nguelo Ndalo. Valancia est pourrie. Cette pauvre Estina Benta. Qu'est-ce qu'elle a pu lui faire? Je les ai vus hier soir du côté du bayou, juste avant le tourniquet: ils s'embrassaient ~~comme des~~ sous le grand nopal avec des airs de nitouche. Ils m'ont dit bonsoir et je lui ai demandé qu'elle vienne après leurs gaminages pour les cuisines du centenaire. Elle est venue à sept heures avec l'odeur de leurs corps - Je lui ai demandé de se laver parce qu'elle sentait la porcherie. Puis elle a préparé les gâteaux et les beignets de riz - elle a cuit les zambaglio et les

aubergines aux alcools — et comme personne à Valancia n'a jamais su mieux qu'elle faire le méchoui de biche, je lui ai demandé de s'en occuper. Elle ne nous a quittées qu'à quatre heures du matin avec toutes les autres. Qu'est-ce qu'elle a dû lui faire grand Dieu?

Cette foutaise des jupons : Valancia changeait; les femmes des gens paisibles allaient avec le premier réparateur de braguette venu. La Côte toute entière ne comprenait pas : cette corruption du tonnerre, cette chute des mœurs, ~~cette~~ cet effondrement du sens de l'honneur. On ouvrait les jambes comme on ouvre la main pour regarder le soleil. Les filles mettaient les trois quarts de leur corps à la portée de tous les yeux, et comme l'œil est la porte du vice... nous accusions les blancs et la pornofiction : quand le corps se gèle;

L'esprit recule.

- Oui, mais quand même! Comment Dieu de tous les dieux a-t-il pu tuer cette pauvre fille?

Dans tous les bourgs, dans tous les quartiers, à tous les coins de rue, on s'étonnait: comment a-t-il pu? Personne n'avait jamais tué personne à Valancia. Et même les autorités qui chez nous ont le droit de tuer, ne l'avaient exercé que deux petites fois de rien du tout: avec Elmuconi Zamba, puis avec les grévistes de la faim qu'on avait dû tuer parce que la mort refusait de les tuer.

Mois de juillet, de grand matin, quand beaucoup gardent le lit pour cause de fraîcheur au dehors, que les couples essayent de profiter au maximum des ~~de~~ ^{petite} fraîcheurs^{chaleurs} des gibons et de l'odeur d'amour laissée par la

nuit, nous entendîmes crier du côté de la porcherie de Lorsa Lopez. Nous comprîmes qu'il avait commencé de la tuer. A cause des préoccupations que lui donnait le centenaire, Estina Bronzario n'apprit la nouvelle qu'après neuf heures, au moment où elle s'apprêtait à mettre sa crinoline de velours mauve pour attendre les invités. Fartamio Andra avait essayé de lui cacher la nouvelle : « Elle va chambarder le centenaire pour ruminer la mort de sa commère. » Mais nous sommes un peuple qui ne sait cacher ni ses joies, ni ses malheurs, ni ses convictions, ~~ni~~ ni ses espérances... Estina Bronzario entra du bayou en trombes, dans une colère qui lui gonflait la gorge et avait injecté du sang frais dans ses yeux de métal chauffé :

- Comment voulez-vous danser ~~et~~ pendant qu'elle gît sous les draps ?

Je reporte le centenaire. Quitte aux cochons de Lorsa Lopez de venir fêter le meurtre et bouffer cette bouffe.

Elle avait renversé toutes les marmites, tous les plats, jete' dans la rue les méchouis, les soupes, les sauces, avait donné un grand coup de pied au bouquet de glaïeuls de Nsanga-Nonda que Fartamio Andra allait remettre à Fartamio Andra do Nguelo Ndalo la plus vieille femme de Valancia, dernière de la lignée des Fondateurs. Elle avait donné un autre coup de pied aux tulipes rouges et aux pivoines que Nertez Coma devait remettre au vieux des vieux — elle avait renversé les marmites prévues pour les concours de bouffe et les bidons d'alcool d'agave prévus pour les concours de beuverie.

— Pas question de fêter pendant

qu'elle est sous les draps.

- Elle n'est même pas sous les draps, avait dit Fartamio Andra. Ils l'ont donnée aux mouches, dépêchée comme du cochon.

Elle se signa et ses yeux pleurèrent chacun une grosse larme. Fartamio Andra de Nguelo Ndalo aussi, avait pleuré deux larmes de même grosseur.

Une fois sa colère tombée, Estina Bronzario nous appela dans sa chambre où nous n'étions jamais entrées, Nelanda, Marthalla et moi.

Elle était assise sur le lit et pleurait amèrement, son front était dur et sa lèvre inférieure dansait le chahut. « Ne suffit plus qu'ils nous aient mises mammifères domestiques, maintenant ils nous tuent. » C'était la première fois que nous la voyions pleurer sa parole d'honneur :

- Ils foutront la vache quand ils m'auront massacrée, pas avant.

Elle sortit un petit mortier de sous son lit. Nous remarquâmes que le mortier était en or plein. Elle mit trois herbes grossières dans le mortier, trois piments de Nsanga Nonda, trois aubergines, elle ajouta quelques larmes de vin de Naltano, déchira trois lanières de son vêtement intime, noua trois noeuds en répétant nerveusement: «qu'ils foutent la vache quand ils m'auront massacrée...» Elle nous demanda toutes trois d'approcher et de cracher dans le mortier, trois fois de suite, de prendre la terre de nos pères, de la jeter dans la salive crachée et de piler le tout en murmurant: «Femme d'honneur, sang de parole.» Saisies par une indicible secousse nous nous mîmes à danser le chahut des Grands de la Côte. Je sentis mon corps tout léger, comme si j'avais été libérée des forces de la pesanteur.

en même temps que j'étais habitée
par un sentiment de volupté et
de paix absolues. Mon cœur fon-
dait à l'intérieur de ma poitrine.
Je ne me suis jamais sentie aussi
vraie, aussi heureuse, aussi mêlée
~~à~~ aux existences. Tous mes sens
allaient plus loin qu'ils n'étaient
jamais allés. La lumière était devenue ce
que je ne sais pas. A la fin du rite
Estina Bronzario prit ~~nos~~ nos mains
toutes ensemble, y cracha une salive
mêlée de larmes et de morve. Elle nous
demanda de frotter la salive autour
du nombril, puis de frapper trois
fois la poupe et de danser le
chahut de Nsanga-Nonda pendant
qu'elle criait : « trois mille yeux dans
le ciel, trois mille yeux dans les pierres »

Nge tata dzio ka
Tala ba ngungulu
Banniza mu banda
MPele ngidi fwa kura
Ngwaku wambondamana
Meki ma ngungulu —

- Les hommes sont devenus des léopard.
- Oui commère.

Avec un art qui ne pouvait sortir que de sa bouche, Fantamio Andra nous raconta l'assassinat, usant des mots qu'elle seule savait trouver, variant souvent le ton, car disait-elle, l'art de dire est d'abord et avant tout art de ton.

De bon matin, après les ventriloques d'Armana Yozua, nous entendîmes crier : une voix de bête qui emmerdait les oreilles, déchirait l'air, ~~et~~ voix de gorille qui faisait vibrer les voûtes de l'aurore ; on eût dit qu'on l'entendait jusqu'à Nsanga-Norda.

- Je t'envoie au diable avec toute ta diablerie. Je t'envoie sans visage. Avec tes foutaises et ton cœur de chienne.

La pauvre criait à l'aide, et nous entendions, estompée par les bruits

ments de l'autre, sa voix à elle, comme du temps où elle chantait au Conservatoire.

- A moi, à l'aide: il me tue.

Des portes, ainsi que quelques fenêtres s'ouvrirent, montrant des têtes qui se signaient.

- Je t'envoie au diable avec tes entrailles de cochon fumé.

Il frappait des coups que tout le quartier pouvait entendre. Il frappait des poings, des pieds, de la tête, avec une lancinante rage de bête féroce. Rage besogneuse.

Il frappait partout, sur son corps déchiqueté pendant qu'elle criait à l'aide et que toute la ville se signait: « Mon Dieu, que va-t-il arriver à cette pauvre Estina Benta? »

- Depuis que dans cette ville à foutaises les femmes s'amuse à devenir des hommes. C'est la faute des blancs tout ça: ils sont venus tout mélanger: la place du singe, la place du pantin,

celle de l'épileptique et celle du ricais.
Plus rien ne va plus. Leur argent a
tué notre âme. Mais moi je t'en-
voie au diable pour de bon.

Pendant qu'elle crie à l'aide,
lui est entré dans la porcherie, en
est ressorti avec une bêche, a frap-
pé trois vrais coup de mâle, la
bêche s'est cassée, deux grands
coups avec le manche, puis il est
reparti pour ressortir avec une
pioche et s'est mis à la fendre
comme du bois, à la pourfendre,
à disperser du pied les tripailles
fumantes, à les déchirer avec ses
grosses dents.

- Sale bête! tu vas me payer cette
vacherie.

Il la dépèce, ouvre le thorax, sabre
les os, déchire les seins, éparpille
le ventre et en sort ta méchanceté
et tout ce que tu pouvais garder
là-dedans pour me faire une

porcherie ~~porcherie~~ pareille, moi qui me suis mis
à t'aimer le plus bêtement du
monde. Voici comment tu me remercies.
Tant pis pour toi : tu t'es voulue
poupou, tu t'es voulue popote, je te
fous popote.

Il entre dans la porcherie, s'épougeant
avec sa chemise rouge de sang et
d'éclab, de viande — sort avec des
crocs, pend la cuisse droite à
l'arbre des palabres.

— Avec cette graisse-ci, cette bouffe,
et ces porcelements-ci. Tu t'es voulue
poupe, je te fous poupe sans tête ni
queue.

Et il a sorti tous les engins de sa
porcherie : crocs, pics, fourches, cognées,
machettes... meule. Il achève son crime
avec la pioche. Jusqu'à l'heure de
la sieste le corps étendu sur la
place publique criait :

— A moi, à l'aide, il me tue.
Dépecé, étripé, tout couvert de glaise

rose, sous les mouches qui se gavaient de sang et de popoté, le corps en guirlande de tripes gémissait. Personne ne lui apporta ce qu'il avait voulu: l'aide. La voix s'éteignait lentement: «A moi, a' l'aide, il me tue.» Des cordes exsangues partait un son de métal, comme un grincement. Jusqu'à deux heures du matin: a' moi, a' l'aide... Je ne comprenais pas comment toute la ville avait pu tourner le dos au crime de Lonsa Lopez.

Le Vendredi matin, à l'heure où Armano Jozua criait, le père Bona de la Sacristie passa le bayou et atteignit la Place Publique. La rosée trempait sa poutane de ~~sa~~ bénédiction. «A moi, a' l'aide: il m'a tué.» Il vit le corps et se signa à plusieurs reprises: Dieu! quel malheur! D'autres gens du quartier

passèrent qui, comme le père Bona entendirent le corps crier et se signèrent dans un geste trouble: pour Jésus, que lui est-il arrivé?

- Elle a été tuée par son homme.

- Qu'est-ce qu'elle a dû lui faire la pauvre?

- Elle lui a donné des poux.

- Des poux?

- Eh donc commère! de vrais poux de Nsanga-Nonda au gibbon.

Après avoir terminé son crime lors du loupz laissa sur le lieu du crime la bêche, la pioche, le grand couteau de boucherie, la fourche dont deux dents avaient lâché, les crocs, le blouson de cuir, et s'enferma dans sa porcherie avec ses quarante sept cochons-cyclistes, son chien, ses deux chats et son perroquet qui répétait indéfiniment la même phrase: "elle lui a donné des poux au gibbon." On murmurait que le perroquet avait retenu le

nom de l'amant passeur de poux,
mais personne ne savait vraiment
qui. Nous pensions tous que Lorsa
Lopez allait se tuer de honte dans
sa porcherie et que ses cochons
aussi voraces que des épaulards
allaient manger son corps, et que
la police en venant n'allait ~~trouver~~
trouver ~~quand~~ de l'assassin que
les os.

Vendredi sept juillet le Maire vint
voir le corps et demanda à Nertez
Coma de le photographier.

- Des poux au gibbon d'accord, mais
il aurait pu lui donner un autre
mort, dit Nertez Coma.

Le maire avoua en privé au juge
qu'il préférerait ce crime au centenaire
d'Estina Bronzario. « Les autorités
ne nous auraient fait aucun
cadeau. »

- Qui est-ce qu'il avait à lui
donner une aussi sale mort,

~~se~~ s'indigna le juge.

Le samedi matin le juge vint mettre un drap sur ~~le~~ le corps. Il avait posé de grosses pierres à chaque bout ~~de drap~~ pour retenir le drap à cause du vent qui balait éternellement la place publique. On attendait la police. Mais à l'heure où les objets laissés dehors s'humectent, que les coqs insomniaques de Fantasio Andria chantaient, nous entendions crier du côté de la Place Publique: A moi, à l'aide: il m'a tuée.

- C'est la voix d'Estina Benta, disait Estina Bronzario: ouvrez les volets, peut-être désire-t-elle quelque chose.

Quatre mois après le forfait, la police arriva de Nsanga-Nonda en grande pompe, avec motards, fanfare et compagnie. Elle descendit la Rouveria Verda, traversa le quartier du bayou, arriva sur le lieu du crime par la gare, s'arrêta un instant en face du

drap que les pierres posées par le juge retenaient. Mais elle ne fit pas le constat. Le maire déçu rangea les agrandissements des photos prises par Nertez Coma le jour du crime, ~~de~~ tandis que la police reprit la direction de Nsanga-Norda; elle s'arrêta au tourniquet pour dévorer des yeux les jumelles d'Elmano Zola qui se baignaient nues dans la Rouvière Verda.

- Délicieuses ces gamines!

Et comme elles aimaient toujours jeter l'eau sur les hommes qui les regardent, ils prirent le courage de faire le petit constat des seins et des pouspes des quatre jumelles. En fait c'est à cause de leur épilepsie que les jumelles se baignaient nues malgré leur âge. Tout Valancia savait qu'elles étaient encore vierges, car personne, toute belles fussent-elles, non, toute provocantes

fussent-elles, personne ne se serait risqué de faire le constat de leurs joupes pour attraper la fièvre de Nsanga-Norda, ainsi que nous appelions cette forme d'épilepsie qui vous secouait pendant des heures et des heures, vous obligeant à courir sur des ~~de~~ kilomètres, la langue dehors. Les onze messieurs de la police se jetèrent dans la Rouxière Narda en tenue de combat et se baignèrent avec les épileptiques jusqu'à la nuit tombée, moment où dix durent repartir, parce que, disaient les méchantes langues, ils avaient emmené à la place d'un médecin assermenté un infirmier vétérinaire. D'autres avançaient que la police avait oublié la chaîne d'arpenteur et le mètre de Nsanga-Norda. En tout cas, la vraie raison du ~~re~~ ne-départ de la police, ~~que~~ ne fut connue que quarante sept ans

plus tard, quand elle revint pour le constat et que très peu de ceux qui à l'époque du crime avaient l'âge de témoigner conservaient des bribes de souvenirs. Non, personne ne put jamais la police était venue puis repartie sans mot dire et sans mot entendre. En tout cas pas avant la révélation du maréchal de logis Elmonte Louma, qui à l'époque du crime vint avec quarante années dans la barbiche et ne put repartir avec les autres parce que la belle joitrine de la jumelle jumée d'Elmano Zola avait piqué son cœur dans tous les sens: « Je reste ici, à t'aimer lentement. »

- Tu n'as pas peur d'attraper le mal de Nsanga-Norda?
- Que m'importe de vivre ou de mourir cet amour. Je serai heureuse d'être enterrée à côté de toi, dans cette terre dure qui nous a tout

permis et donné.

Ils vécurent un amour de feu qui allait se foutre de la grève d'Estina Bronzario. Mais l'épilepsie jeta la jumelle puînée du haut de la Galaise et la mer refusa de nous retourner son corps. Malgré des mois de recherche Elma Zola Dehondora se contenta d'un cinétophore comme plus tard le père Bona et la belle des belles Zarcario Nala.

Elmunto Louma prit la coutume de boire l'eau d'agave au bar que des années plus tard sa belle-mère ouvrit pour ~~comp~~ compenser la boucherie où plus personne ne voulait acheter. Quand il était saoul à point, il tempêtait : « Vous êtes tous des pauvres types dans ce bled. Vous m'avez bouffé mon amour et ma retraite. Vous prenez les autorités pour

Notre popote, mais moi je sais que
le meurtre d'Estina Benta était un
crime communautaire qui est venu
dormir sur votre foutaise de poux
au gibbon. Et vous continuez à penser
que la police fédérale c'est fait de
mulets. Qui peut tuer sa femme, sa
vraie femme pour une salogerie de
passation de poux? Et puis mon Dieu
vue l'estime dans laquelle ce pauvre
Larsa Lopez tenait sa pute. Et qu'est-ce
que c'est que cette affaire de populace
qui passe de trente mille bâtards à
quatre millions d'âmes en quelques années?
Sept cent mille familles de merde qui
sont revenues s'arrêter dans ce bordel
~~par~~ sous le fou prétexte d'attendre
la police. Si vous pensez qu'un homme
comme moi, un Elmunto, fils d'Elmunto
Zuka, engendré par Elmunto Zecana-
ni, lui-même engendré par Elmunto
Kunga, fils d'Elmuntara Kunga,
fils d'Elmuntano Kunguna, fils

pratique d'Elmunto Koca,
venu de Voltansa pas de
Nsanga-Norda, planteur pas
d'^{rauber sines}~~ignames~~ mais d'ignames,
qui jamais de sa vie ne mangera
la viande de salamandre, El-
munto Carcassore fut son père...

Pendant des heures et des heures,
devant sa bouteille de sanctari
qu'il aimait boire au citron, il
nous débitait ses ancêtres jus-
qu'à la quatre vingt-douzième
génération, côté paternel, la
mère connaît pas. Au moment
de vider sa bouteille il conclut :
- Non, compadres : ^{vous cachez} ~~il y a~~ une
grosse anguille sous votre fournaise
de poux au gibbon. Il n'y a que
nous de Voltansa pour ne pas
lécher la botte des gens - nous
sommes faits pour vivre et
pour mourir clairement. Et le
seul homme de la côte est une

femme: Estina Bronzario.

Le septième mois qui suivit la venue spectaculaire de la police, Lorsa Lopez sortit de sa porcherie. Personne ne s'étonna qu'il n'eût plus ni cochon, ni chates, ni chien — seulement le perroquet qui répétait: « crus, il les mange crus. » Lorsa Lopez était gras comme les hippopotames de la Rouviera Verda et sous sa barbe touffue pendait un fanon strié, épais, plissé et suippurant de chiques.

— Parait que c'était un crime communautaire, commentaient les gens.

— C'est quoi un crime communautaire?

— Oh! une manière d'holocauste.

— Non compère: il faut se mettre à la place de ce pauvre Lorsa Lopez: il aimait follement Estina. Nous les voyions s'embrasser et gaminier

comme des colombes. Et du coup
quelle déception ! quelle eschandre
aussi : toute la Côte savait qu'elle
lui avait passé les poux de
Nsanga-Norda.

- Les poux ou bien la vérole ?

- De vrais poux de Nsanga-Norda,
gros et voraces comme vous le
savez, qui vous sucent tout le
sang et toute la flotte.

- Quel malheur !

En signe de deuil l'orsa lopes se
plantait sept clous et une douzaine
d'aiguilles dans le fanon : il les
mettait le matin à l'heure du
crime et ne les enlevait que le
soir avant le coucher ^{complet} du soleil.

Nous savions qu'Estaricio Dizé
pleura sa mère en se jetant neuf
fois du haut de son toit et qu'il
s'était cassé quatre fois la colonne
vertébrale ; Nertz Goma pleura sa
première femme pendant quarante

lunes sans voir le soleil un seul jour, buvant à peine et ne mangeant plus que trois aubergines par jours et quelles aubergines? celle de Nsanga-Norda qu'on connaît pour leur extrême petitesse et leur amertume. Nous savions aussi que Yongo Yozua pleura Valtamio Fonseca pendant seize ans et quelques lunes. Mais le deuil le plus long et le plus austère restera celui de Lonsa Lopez: « Mon Dieu! elle est morte, que vais-je devenir? », pleurerait-il en sortant de la porcherie comme s'il n'y était resté que quelques heures. Il pleurerait devant les loques de drap retenues par les pierres sur les os de la défunte. A l'heure de la sieste il prit la vieille machette mangée par la rouille et la vermilline et se tailla le pied gauche pour compléter son deuil.

— Quel malheur et quelle méchanceté: ils m'ont tous laissé commettre ce crime. Il banda soigneusement sa blessure

et ^{élopina} ~~élogna~~ jusqu'à Nsanga-Norda
où, avec ses économies il acheta
un cercueil de pierre, circulaire,
à l'intérieur tapissé de moquette
dense. Il ramassa tous les os, les
morceaux, les miettes, les grains d'os,
reconstitua soigneusement le squelette,
mais au moment de l'enterrement
assisté par les gosses et les badauds,
le maire et le juge vinrent lui
signifier ce que nous savions
tous :

- Vous n'avez pas le droit : on attend
la police.

- Comment, s'étonna Lorsa Lopez, elle
n'est pas encore venue ?

- Elle est allée chercher la chaîne
d'arpenteur et le mettre pliant, soupire
le Juge.

- Quel bordel ce bled, dit Lorsa Lopez.

Les ~~se~~ six premières années
qui suivirent l'enterrement avorté,
nous le vîmes, éloignant, tout cou-

vert d'aiguilles et de clous, saignant
frais, charbonné et cendré, la tête
nasée comme un œuf, bouffé par
la fièvre et la gâle, nous le vîmes
aller et venir, chantant l'hymne
des sept Solitudes jour et nuit.
Valancia était redevenue une grande
ville à cause des foules qui venaient
s'y arrêter pour attendre la police et
le dénouement du crime de Lonsa Lopez.
« Cette histoire est étrange, nous nous
installons, ma famille et moi pour voir
comment elle finira. » le bourg laissé
par la septième décapitalisation renaîs-
sait, grandissait, prospérait même,
avec au centre de sa vie, Estina Brong-
rio, la femme de bronze. A l'époque
du crime le père Bona de la Sacristie
se trouvait être le seul blanc vraiment
blanc de Valancia. Aujourd'hui, nous
en comptons des milliers : ceux qui creusaient
le pétrole au large de l'Estuaire, ceux
qui fouillaient les origines de l'homme

dans les craies à Valtayonsa, ceux de la Notional Fruit Limited, ceux qui pêchaient l'esturgeon au large d'Afonso, des russes et des espagnols pour la plupart, ~~et~~ les français ont eu l'exclusivité des mines d'uranium et de carbone 44 à Coubola, tandis que les américains chassent l'atlantosaure dans les vasières du côté de Quenso-Norda.

Lorsa Lopez était devenu notre conscience à tous; nous l'avons regardé tuer sa pute. Maintenant qu'il dormait dans le cercueil de pierre acheté à Nsanga-Norda, allait et venait, aboyait et beuglait l'hymne des solitudes, buvant ses économies, nous le regardions comme s'il avait été nous tous.

Ce soir-là Estina Bronzario appela dans sa chambre toutes celles qu'elle nommait son état-

major: Tartamio Andra, Marthalla,
Anna Maria, Nelanda, Sonia Almeida,
Tartamio Andra do Nguelo Ndalo, et
moi. Une place était vide: celle
d'Estina Benta. A la place vide
Estina Brongario ~~avait~~ allum^a
un immense ^{pourpre} cierge rouge dont la
flamme ~~avait~~ une étrange im-
mobilité'.

- Le temps d'Estina Benta est
venu, dit-elle.

Armana Jozua criait les prières
de l'avant-dîner. Estina Brongario
croqua un piment rouge, se lécha les
lèvres et sourit. Elle arrangea son
fichu, regarda ses médailles et rêva
longuement. Tartamio Andra fumait
sa pipe, elle cassa un morceau de
cola, le mangea, tandis qu'un piment
rouge à Estina Brongario qui croqua
le piment de la même manière que
Tartamio Andra croquait la cola.
C'était l'heure où, à l'époque

du crime la ~~voix~~ voix de la mort
venait crier dans le jardin :

« A moi, à l'aide : il m'a tuée ! »

— Si la police ne vient pas dans
trois semaines, je fais enterrer Estina
Benta, dit Estina Bronzario.

— Tu crois que c'est prudent, deman-
da Fortunio Andra.

— Nous avons quand même attendu
treize ans, dit Sonia Almeida.

— Elle n'est pas venue la police
parce qu'on n'a tué qu'une pauvre
femme, dit Estina Bronzario. Qu'ils
nous prennent pour des lagotriches
ou pour des lagans ! Mais qu'ils se
foutent à nous tuer !

— Attendons encore quelque temps, dit
Anna Maria.

Le temps passa. Estina Bronzario
n'avait jamais contredit Anna Maria.
Nous pensions qu'elle accusait de la
faiblesse devant elle à cause du
fait qu'elle n'avait jamais de

ses cinquante ans été mère. La
quinzième année qui suivit le forfait,
tout Valencia était persuadé, le maire et
le juge y compris, que la police ne
viendrait plus. Il fut alors décidé qu'on
enterre rait les os de la défunte sur
la Place où elle avait été tuée. La
réalité a parfois le droit d'en
imposer au rêve et à la vérité.
La vérité se comporte toujours
comme si elle était une condition
de la réalité et du rêve - la réalité
et le rêve peuvent se négocier, la
vérité jamais, ~~car~~ elle pose toujours
des conditions absolument extrêmes.
Il est pourtant des situations où
la vérité achoppe devant le
rêve, et trahit en quelque sorte
la réalité, ~~par~~ parce qu'il y a un
lien tragique entre l'espoir et la
fatalité. Je ne sais pas pour quoi je
pense ces choses. Quand le père
Bona apporta les cierges et la

benédiction, la Valancia se signa comme au jour du crime. Le maire offrit la bière, le juge une douzaine de draft. Lorsq Manuel Yeba fit mettre sept diamants sur le cercueil et fit préparer le banquet d'enterrement. Les femmes d'Estina Bronzario ainsi qu'Estina Bronzario elle-même devaient donner la cuité. Les os furent lavés, encaustiqués, puis recouverts d'une couche de vernis de Nsanga-Norda. Puis le chirurgien-esthéticien Carlanza Jema reconstitua fidèlement la défunte avec de la glue de Nsanga-Norda mélangée aux sciures d'ailantz et au calcaire rose. Malgré les révélations du perroquet, les mauvaises langues continuaient à penser que le donneur original des poux était le maire parce qu'il avait offert pour les

festoiements qui allaient suivre l'enterrement quatre vingt caisses d'eau-de-fer et trente d'eau-de-vie. En réalité le geste du maire lui était peut-être dicté par son immortel désir de montrer les plumes de sa fortune faute de montrer autre chose. Sa mairie, personne n'y croyait vraiment. Une fontaine d'agrément, qui en matière de budget n'avait que quatre chapitres d'un argent qu'il touchait par chèque au porteur envoyé de Nsanga-Norda. Les quatre chapitres se définissaient de la manière suivante: dépenses de réception: quatorze mille francs; dépenses de salubrité publique: seize mille cent douze francs; pavoisement: trente mille sept cent quinze francs; entretien des cimetières: quarante mille deux cent quinze francs. Comme nous n'avions plus de banque à Valancia à l'époque du crime, le maire envoyait Nertez Coma à Nsanga-Norda toucher le trésor de la mairie. Le salaire du

maire connu de tous lui était
envoyé chaque quinzaine par le
premier venu de passage à Valancia.
Nsanga-Norda.

- Vous allez à Valancia, monsieur ?

- Oui monsieur.

- Ça tombe bien : emmenez la paix
de monsieur le maire. Dites au
juge et au photographe que nous
leur enverrons les leurs dès que
possible.

Mais le juge et le maire savaient
gagner de l'argent en vendant
à leur propre compte une Kyrielle
de bouts de papiers, mais aussi
vendaient-ils la terre qui suivant
la constitution en vigueur apparte-
nait au peuple, c'est à dire aux ^{peuples}
~~et~~ autorités. Non et non, le
maire, nous le savions tous, ne
pouvait donner les poux à Estina
Benta, ni même à aucune autre
femme : nous savions qu'à la

suite d'une méchante vérole que
lui avait refilée la chanteuse absynien
ne Martinez Sayilassie venue
à Valencia avant la septième de-
capitalisation, le maire se sépara
de sa femme Leonora Dosandoval
parce qu'il n'avait plus à la
place du bâton de procréation
qu'un croûton de chair ~~écailée~~
qui bâvait sans arrêt. Ainsi était
le maire: son cœur pris par l'argent
et la crainte de perdre sa mairie, sa
pisse confisquée par l'absynienne et
sa tête dominée par une trop grosses
paires d'oreilles qui dansaient le cha-
lut et faisait rire Salmano Ruenta
que des années plus tard le rire
allait tuer. On avait donné au
Juge Marcellio Douma le surnom
un peu dure de "copie conforme du
maire" parce que ses oreilles à lui
aussi dansaient toutes seules.
Le cercueil avait été exposé quelque

temps ~~dans~~^{au} le morceau de cathédrale que le père Bona et ses fidèles avaient âprement disputé ~~et~~^{et} puis négocié aux autorités lors de la décapitalisation:

- Vous n'avez qu'à transporter votre diocèse à Nsanga-Norda.

- Mais monsieur le Notaire du Gouvernement, Nsanga-Norda est le bastion des mahométans.

- Dans ce cas moitié-moitié.

Après après discussions, négociations, et argumentations sévères, on décida que la défunte serait veillée chez Estina Bronzario pour éviter de la pleurer chez son assassin. Nous pleurâmes comme si la défunte avait été tuée ce jour-là, ~~chantâmes~~^{chantâmes} et dansâmes le chahut mortuaire toute la nuit. Au moment de l'enterrement, Marcelino Douma lut l'oraison et le maire

les ~~quarante~~^{cent sept} télégrammes ~~et lettres~~
adressés aux autorités pour obtenir
la venue de la police. Puis le
photographe Nertez Coma lui les
quarante cinq demandes de cordon
de Nsanga-Norda en faveur de
la défunte. Ces démarches étaient
évidemment restées lettre morte.

- Parce qu' Estina Benta n'était
qu'une pauvre femme, avait crié
Estina Brongario.

Le silence fut pénible après cette
déclaration d' Estina Brongario.
On entendait les mouches voler et les
~~poitrines~~^{narines} respirer. Aucun homme
n'osait prendre la parole: tous
voulait éviter d'exciter les femmes.
Elles étaient si nombreuses qu'elles
auraient pu demander aux hommes
de vider le lieu - et de les laisser
seules s'occuper de l'enterrement:
nous savions tous que les femmes
n'enterrent pas. ~~Par~~ Fartamio

Andra proposa que la Place Publique portât le nom de la défunte. ~~Et~~ La proposition souleva une autre querelle. Les hommes voulaient qu'on donnât le nom que portait la défunte au moment du crime: c'est plus correct.

- Vous n'allez pas donner à cette pauvre place le nom d'un tueur de femme, s'indigna Anna Maria.

En fait, Estina Benta n'était pas le vrai nom de la défunte: elle l'avait gagné lors d'un concours de danse organisé à Nsanga-Norda par les autorités, parce que, tout au long de sa prestation, le chef des autorités n'avait cessé de s'exclamer les bras au ciel:

benta estana! ce qui signifie chair de luxe, ou chair de fête. Elle détestait ce nom que la population avait dû lui clover de toute force et pour railler les

un peu les autorités. Et comme le peuple ne sait pas oublier le nom était resté.

- Vous n'allez pas honorer la bâtardise des gens de Nsanga-Norda, se risqua Lorsu Manuel Yeba, le puîné de l'assassin.

Mais personne ne se souvenait du ~~le~~ nom de jeune fille de la défunte. Les uns pensaient qu'elle s'appelait Larmanta Fakhra do Mboudo Nize. D'autres lui donnaient le nom de Larmantès Salvio. D'autres encore celui de Nersandio Andra Bamba. Malgré la nausée qu'inspiraient ses origines, nous appelâmes la Place du nom d'Estina Benta. « C'est plus sûr, dit le juge »

- C'est plus sûr, reconnut Estina Bronzario.

Après l'enterrement les femmes marchèrent du lieu du crime à la chambre à coucher de la défunte. Elles déposèrent

leurs fichus sur le lit de la défunte, mais bientôt la chambre toute entière en fut remplie. Elles brûlèrent la glue de Nsanga-Norda et l'encens, avant de danser le chahut d'honneur dans la pièce-même. Elles déposèrent un pan de leurs crinolines de velours sur le lit, portèrent le pagne à carreaux noir et blanc, peignèrent leurs visages au kaolin et leur lèvres au blanc de Nsanga-Norda; elles mirent toutes la couronne en plumes de veuve truitées. Fortamio Andra fixa à dix-treize lunes le temps pendant lequel toutes allaient se passer d'ourrir leurs pagnes à un homme. Tant pis pour l'imbécile qui allait s'amuser à fouler aux pieds cette décision de la majorité: elle allait en attraper les menstruations continues ou le mal de Nsanga-Norda.

Cette de piaillerie ~~de Estina Brongario~~
fit pourire les hommes, mais sachant
qu'Estina Brongario n'arrêterait pas
d'être Estina Brongario, il convenait
de se préparer et de compter avec cette
abstinence forcée. "Heureux Salmano
Ruenta qui peut tromper sa roufette
sur une chèvre ou sur un cochon",
murmura Elmano Zola, le boucher.
Heureux aussi Estancio Douma de
Nsanga-Norda qui avec de la glue
et de la mousse de phoque gelée
avait fabriqué un vagin portatif,
n'étant jamais parvenu à rencontrer
la femme qui pût supporter ses longs
métrages du tonnerre des tonnerres: il
lui fallait toujours deux jours de
chahut érotique pour sortir sa
sève — (sa bave de paludine, disaient
les gens). Toutes les femmes le fuyaient.
— Estancio Douma va s'enrichir,
avait continué Elmano Zola.
Il voyait juste car trois mois après

la décision des femmes, Estancio Douma avait reçu neuf cent treize ^{mille} commandes de sa machine à baiser et embauché sept cents quinze travailleurs, qui se mirent à abattre les bois de glue et trois cents autres qui pêchaient les mousses dans la vase à l'entrée de Nsanga-Norda.

L'autre décision prise par les femmes d'Estina Brongario était non moins contraignantes: "Les femmes qui se marieront à Valancia donneront leur nom à leurs hommes."]

- Que elle nous donnent les poux, tous les poux de la Terre, avait murmuré le boucher. Qu'elles nous donnent la vérole et tous les champignons du monde, mais pas leurs noms quand même. Qu'elles nous rongent le heurtoir, ^{XX}

^{XX}
ainsi qu'elles
l'ont rongé
au maître.

[On ne sait trop comment les prêcheries d'Elmano Zola atteignirent les oreilles des femmes. Le lendemain, ^{XX}

matin, en ouvrant le congélateur dans le but de donner son demi kilo de foie quotidien au père Bona qui passait le chercher tous les jours à l'heure où Armando Yozua finissait de vider l'appel à la prière, Madame Elmano Zola dont les yeux embués de sommeil ~~se~~ voyaient à peine, vit l'horreur des horreurs: elle trouva trois morceaux de mari, avec entre les dents, sur papier vélin, tracés au crayon de beauté et soulignés au vernis à lèvres ces mots que tous nous allions venir lire avec des yeux noyés dans des larmes chaudes: « Les femmes aussi ont des hommes. »

- Valancia est pourrie, dit le père Bona en se signant.

- Qu'est-ce qu'on fait mon père, lui demanda la veuve morte de ~~douleur~~ d'horreur. ~~et de douleur~~

Sa voix sèche, ses mains tremblaient un peu comme les oreilles du mûre, ses grands yeux pleuraient une douleur silencieuse, ses traits étaient tendus comme des cordes de guitare; elle son front suait de l'argent, grosses gouttes, sa poitrine était bête sous sa robe de chambre mauve.

- Comment pouvons-nous aimer la mort, murmura le gère. ~~se~~

La veuve se moucha bruyamment avec son index et son majeur, envoya la morve par la fenêtre. Pendant un long moment le ~~jeune~~ ~~regard~~ bénédictin regarda les morceaux sans savoir s'il fallait ou non les bénir. Il était hypnotisé par le spectacle de la viande de l'homme mêlée à celle de la vache, et n'arrêtait pas de se signer; combien de fois convenait-il de se signer face à une telle monstruosité pour capter la miséricorde du Seigneur. Dans les actes de l'homme, peut-être de Seigneur

se contentent-il d'une responsabilité limitée. Cette profondeur du cru humain! qui donne comme une cuite : cuite de viande, cuite de sang, cuite de l'odeur. Ce silence ingrat ~~de cadavre~~, le silence hautain de la chair tuée — et par-dessus tout : le sourire un peu riais du cadavre, un peu mesquin, et pourtant sublime à la fois. Le père se signa trois dernières fois, puis un son de girouette sortit de sa gorge sèche :

— Appelez la police, mais donnez-moi sept jours de foie.

Pendant que la veuve écartait les morceaux de son mari pour retrouver dans le congélateur trop plein le foie qu'il de veau qu'elle avait un vicieux mal à distinguer de celui de son mari, le père ouvrit son livre de prières, récita, murmura le magnificat et bénit

le congélateur. La veuve pesa la viande sans trop savoir si c'était de l'homme ou bien du veau: trois kilos et demi — six mille trois cent francs.

Ses mains ~~de sa~~ tremblaient malgré les efforts qu'elle faisait de les maîtriser. La balance aussi tremblait: on ~~est~~ dit qu'avec ses bras de métal elle allait se signer.

— Comment pouvons nous choisir le bordel, malgré le père qui refermait son livre de prières pour emballer ~~la~~ viande ses sept jours de viande douteuse.

(Nous ne devions éfleurer la vérité que des années, beaucoup d'années plus tard, quand vint la police pour les constats et que le médecin officiel Artanso Paolo Nola s'étonna comment Elmano Zola avait pu vivre ses cinquante deux ans avec un foie de vache. Il demanda si le défunt avait été gros et gras de son vivant et si les morceaux n'avaient

pas été amaigri par trente-quatre ans de congélation.

— Ils ont plutôt gagné un certain poids, ~~dit~~ expliqua la veuve.

— Alors pour quelle raison avez-vous caché son foie, madame?

— Mais c'est son foie à lui, monsieur.

— Comment pouvons-nous bâtir la merde, dit le père Bona en soulevant son panier d'osier.

Il sortit de la Norte-Boucherie, marcha devant lui, arriva chez Valmazo, acheta sept tomates de Nsanga-Norda et ressortit. Tout le monde du quartier s'étonnait qu'il n'empruntât pas la rue de Nguélo jusqu'au quartier du Tournequet. Cet itinéraire le ramenait à la mission entre six heures [et sept heures quarante-sept. C'est de cette manière qu'il maintenait son grand & corps & athlétique. On

s'étonnait aussi, qu'il n'eut pas
à la main ~~gauche~~^{droite} son ~~panier~~^{petit} livre
~~de son~~ de prières et à la main
gauche son ~~livre~~^{petit} panier d'osier,
œuvre et don de notre frère Roana
Loumoni de Yambi. (Tout le monde
savait ce que le panier d'osier
contenait à cette heure: un demi-
kilo de foie de veau, sept pieds de
céleri, sept tomates ~~de~~ et trois
giments de Nsanga-Norda.) Habitu-
ellement le père traversait le bayou
~~pour aller~~ une première fois en
amont de la gare, arrivait
par la route de Nsanga-Norda,
lisait son livre de prières puisque
ses yeux n'avaient plus à regarder
un chemin que ses ~~jeux~~^{propres} jambes con-
naissaient par cœur. Il ~~ne~~^{ne} ne
s'arrêta pas au petit marché Escuen-
so devant la vendeuse demi-folle,
mais très chrétienne et très propre
Martino Dovino, ne prit pas sa

botte d'oseille et ~~se~~ trois feuilles
de panicaout (nous n'avions
jamais su comment le père
arrivait à manger le panicaout).
Il repassa le bayou à la hauteur
du tourniquet où des années
avant l'indépendance ~~le~~
flamand Eryckens avait fail-
li violer Estina Bronzario,
atteignit le pied de la falaise
à Golzara, mais n'acheta
pas l'habituelle baguette de
manioc de Nsanga-Norda à
Nansa Nopata, l'autre femme de
Dieu. La pauvre repartit chez elle
~~avec~~ à la fin de la ~~journée~~
matinée avec treize baguettes
de manioc au lieu de douze.
« Quel malheur, le monde change
si vite, avait soupire Nansa
Nopata, alors que la ville se
demandait pourquoi le père
avait changé son itinéraire,

comme si le soleil s'était levé
au nord pour se coucher au sud.

- On n'a pas vu rentrer le père!

- Que lui est-il arrivé?

- S'ils le tuent, le bon Dieu se vengera.

- ~~Ne~~ Ne sois pas naïf Estancio Douma.

Dieu, c'est comme le soleil: que tu meures,
que tu pleures, que tu naisses, que tu cries
ou bien que tu la fermes, il se lève.
Tout son temps est bloqué.

A vrai dire personne à Valancia (et
même à Nsanga-Nonda) n'aurait levé
la main sur l'enfant de Dieu,

homme d'Estime et d'admiration.

Les mauvaises langues ^{disaient} ~~emettaient~~ la
méchanceté totale et l'appelaient le
père des enfants de père inconnu. Mais
tous nous aimions le père d'un amour
doux et limpide. Nous lui donnions sans
regarder. Des années auparavant, quand
l'effrontée fille de Lormariso Diba Kongo
osa tomber amoureuse du curé et se
mit à lui danser son amour ^{à l'église} du matin.

au soir, pour tuer le scandale,
nous dûmes exiler la folle. Elle quitta
~~avec~~ Valancia avec son cœur de
chiennne et laissa une lettre que
seul le diable devait lui avoir
inspirée. Heureusement la lettre tom-
ba dans les mains de Farlâmio Andrag.

« Mon amour,

Au juste qui sait ce ~~que~~ qu'est le
corps. Le mien pourtant je le
devine ~~amable~~ agréable à toutes
les folies du monde, bâti à la
seule mesure de la démesure, par
Dieu hélas — corps simple, avec ses
multiples turbulences : façades,
dômes, flèches, corniches, laby-
rinthes, mâchicoulis, minarets.
Et pour danser avec Dieu l'âme
qui prend d'assaut le ciel insipide
du corps — par l'instant d'amour
qui fait du corps de tous les jours
un mystère. Devant l'amour Dieu
ne peut que nous acquitter. Amour

de la chair me direz-vous. Savriez-vous m'expliquer pourquoi mon cœur et mes viscères qui disent je vous aime changent l'univers en un chant de triomphe? Je vous aime. Dans ces mots simples de tous les jours viennent dormir toutes les forces du monde — où donc est la chair? l'univers murmuré dans un baiser, l'espoir frissonné, porté comme une peur — poche simple de feu et d'angoisse. Ou alors quel amour n'est pas une dépravation? Celui du Christ? Alors pourquoi en est-il mort? Quel corps n'est pas une mystique? Je te fais cadeau du mien, de la même manière que le Christ nous fit cadeau du sien sur la croix. A dieu! »

Le juge vint en compagnie de Nertez Coma et du maire pour les photos du crime.

Trois photos au total: le plan d'ensemble de la boucherie, le congélateur, et les morceaux, nous voyions foulé par les pieds du mort, ouvert et ensanglanté, le

livre des prières du père. Le juge passa alors voir Estina Bronzario et lui demanda ce qu'elle pensait de la mort du boucher.

- Que voudrais-tu que j'en pense Marcellio Douma: c'est une mort comme les autres.

- Réponds-moi par oui ou par non si le crime a été commis par tes femmes.

- Dire oui est un art épouvantable Marcellio Douma.

Le juge ne sut pas comment interpréter cette réponse d'Estina Bronzario. Il se prit le menton avec la main gauche, puis cracha non loin des pieds d'Estina Bronzario.

- Tu ne peux pas passer ta vie à dire non, Estina Bronzario, dit-il.

Il se retourna et marcha dans la direction du bayou, toujours en torturant son menton. Estina Bronzario le regarda qui s'éloignait.

Armana Jozua chanta les prières de midi. Comme sa voix nous consolait ! Elle ~~que~~ nous assurait qu'on était encore là, ~~dans~~ vivants, tous, ^{dans} la longue et ténébreuse attente de la police. Avec le maire qui chaque jour envoyait deux ~~lettres~~ télégrammes à Nsanga-Norda. - « Saudades ! », pas moyen de dire autrement ce mot de bronze qu'Estina Benta nous a laissé, le jour où elle allait à la rencontre de sa mort. Et les nuages qui matin et soir se brossent les dents du côté de la mer semblent vouloir répéter ~~ce~~ ce mot. La falaise du côté de Valtano, la lagune, l'île Jésus, Afonso, les tombeaux des rois, la mer elle-même, qui nous ramène à la fois l'espoir et la fuite.

2. Sarrigata Nola.

Le soir du seizième jour qui suivit l'enterrement sous festolement, danses et cuites des ~~cous~~ os d'Estina Benta, nous entendîmes une véritable tornade de clairons, de cymbales, de tambours, mêlés aux toustotements des parophones, au hennissement des cornemuses, le tout coupé de temps à autre par des fracas sans nom, des explosions, des pétarades, des détonations assourdissantes, des grondements, des cacophonies inexplicables, des barrissements. Le ciel du côté de Nsanga-Norda était agité d'arcs-en-ciel artificiels, de signaux fosphorescents, élaboussé de feux qui déchiraient la robe plombée de ~~ciel~~ l'azur. Les nuages de ballons bleus, jaunes, rouges et bleus gravissaient au ciel en agitant leurs queues de plumes de colibri, ce qui faisait tinter

leurs clochettes. Nous pensâmes à
l'époque lointaine où le grand-père
d'Estina Brongario avait combattu
la pécheresse avec les mêmes ballons
qui déversaient sur la région de
Nsanga-Norda des tonnes et des tonnes
d'eau de pluie artificielle. Nous pensâmes
au Jugement Dernier à cause du
trône de pourpre tiré par sept
ballons qui flottait au beau milieu
de l'azur et qui venait lentement
vers Valancia, roulant dans l'air
sur quatre étoiles de Nsanga-Norda.
Voilà pourquoi nous cherchâmes à
l'antipode le siège de lumière du fils
de l'homme et les sept chérubins.
Nous cherchâmes le trône d'Abraham
et l'étoile de David ainsi que nous
les avait toujours décrits le père
Bona de la Savistie. Puis à cause
du cri de la falaise nous avons
pensé que le fils de la Lumière
sortirait de l'océan et nous ~~avons~~

nous sommes tous mis à chanter le magnificat, les yeux tournés vers l'océan, juste aux alentours d'Afonso où, disait la légende, avaient plongé les sept cents roges du temps de la cinquième corruption par les eaux de l'île de Goya. Nous étions tous sûrs que les dires de l'épileptique vierge cadette d'Elmano Zola allaient se réaliser. « C'est la recapitalisation par les airs⁷, avait murmuré Mauricio Bakongo Langi. - Le passé et l'avenir de l'homme ~~sont~~ dans la mer, dit ~~Antônio~~ Antoinio do Batelena son frère.

Puis Martina Dorino qui habitait les contreforts de la falaise sur la route de Nsanga-Norda fit courir le bruit que la police venait pour faire les constats.

- Ils sont montés sur des éléphants et sont tous vêtus comme des

princes d'Egypte. Leurs vêtements
brillent avec un éclat de métal.

- Ah très bien dit le maire.

On déterra en toute vitesse les os
d'Estina Benta, on les râcla, on
les mit à leur ancienne place, on
remit la hache du crime, la bêche
cassée, la pioche, les fourches, les
couteaux, le machettes de boucherie;
on plaça soigneusement les morceaux
de draps et les crocs, le fusil à
piston qui avait servi à dissuader
les intervenants éventuels à l'époque
du crime. On remit Elmano Zola
dans le congélateur, à la place exacte
où les femmes (si c'étaient elles) l'a-
vaient placé; on remit l'écriteau
entre les dents et à côté des pieds
~~on~~ toujours chaussés le livre des
prières du père. Le maire qui tremblait
pour son poste et pour sa promotion
vint de ses propres mains, avec la hache
du crime ~~et~~ l'inscription qui sans

le feu vert des autorités, donnait
la place publique à la défunte.
De ses propres mains il repeignit en
toute hâte l'ancienne appella-
tion appellation: «Plazia de la
Poudra» que les mauvaises
mains avaient truitée et traf-
fiquée en «Plazia de la Puta».
Il changea le t en d et réussit,
~~non~~ non sans astucieuse acroba-
tie, à placer un r famélique
~~et~~ entre un d et un a ventrus.
Mais nous lisons aisément les
deux intentions. Evidemment, le
maire agissait sans compter les
femmes (si c'étaient elles) qui lui
en gardèrent quarante sept
d'une dent ~~pour~~ dur qui allait
le perdre corps et âme dans
une explosion qu'on entendit
jusqu'à Nsanga-Norda.
Clairons et charivaris arrivèrent
à l'autre ~~et~~ bout de Valancia,

émentaient la volaille et affolaient le bétail, dispersaient les ~~gosses~~ bandes de gosses, faisaient détalier des bataillons de chiens qui aboyaient sans arrêt, tandis que cabris, génisses, porcs, et veaux formaient des nuailles fuyantes. Derrières les consessions, les oiseaux-trompettes ~~essa~~yaient de contenir leur panique ~~en~~ dans un couplet chevrotant: alors, traversant le bayou déferla la longue batterie des éléphants de Nsanga-Nonda caparaçonnés de velour pourpre, de soie, d'argent, montés de baldaquins: une férie de tonnerre, mirobolante, suivie d'une incroyable marée humaine, qui fit penser aux enfants de Jacob traversant la mer Rouge.

- C'est la récapitalisation, nous-pira Fantamio Andra.

Les éléphants étaient montés par des hommes à la mise luxuriante, richement colorée - ~~et~~ ils étaient tous coiffés

comme les gens de Karnak. Les femmes portaient des poneys tout blancs, tandis que la multitude marchait, applaudissant ou riant. ~~Des~~ Diadèmes, colliers, bracelets, pectoraux, coupes et mentonnières brillaient au soleil. « ~~Non~~ Non, ce n'est pas possible ! ces malotrus, ces enfants de rien, ces niais, ces cloportes, ces fanfarons nous ont fait bosser comme des bêtes. » Le maire était déçu. Au lieu de la ~~police~~ police, nous vîmes défiler dans notre ville les quatre vingt treize comédiens du ballet-théâtre de Sarngata Nola, basé à Valtano avant la septième décapitalisation mais qui ~~fut~~, sur l'ordre formel des autorités, avait dû partir à Nsanga-Norda pour égayer la capitale, et qui devint plus tard la troupe personnelle du Sécateur Suprême : cinquante ^{neuf} femmes, vingt sept nains

et sept pygmées d'Oryongo. La multitude de suiveurs étaient ~~les~~ pour la ~~pta~~ plupart des fanatiques de la troupe: ils mettaient le cha-hut au-dessus de tout et le rire leur était plus cher que la vie.

Sarrigata Nola avait épousé toutes les femmes et fait signer aux nains et aux pygmées un contrat assorti des clauses de castration.

— Les sales bêtes: ils m'ont fait bosser pour rien, gromelait le maire.

Les femmes de Sarrigata Nola étaient toutes des beautés de rêve et dansaient le cha-hut avec un air rompu: on les appelait les filles du diable à cause de leurs reins sans os dont les turbidités et les truculences crachaient le feu et ~~don~~ l'harmonie. Et comme à l'époque le couvre feu érotique d'Estina Brongarzio battait son plein, les danseuses de Sarrigata Nola donnaient aux hommes des occasions obscures de

lâcher leur flotte sans tambours
ni trompettes.

Sarngata Nola, confortablement assis
dans une chaise à porteurs recouverte
de pourpre et d'argent dansait
le chahut de la tête, fumait
le cachimbo de Nsanga-Norda et
mangeait la cancoillote. Tout
seure il jetait des morceaux de
son fromage aux mioches qui
les attrapaient en plein vol, les
gobaient pour les recracher tout
de suite. Nous allions apprendre
que Sarngata Nola mangeait sa
cancoillote fortement pimentée et
alcoolisée à quatre vingt dix degrés
parce que cela (paradoxalement)
soignait son mal de foie.

Et dans cette chamade et à cause
de la déception, nous dûmes remettre
en terre les os d'Estina Benta. Le
re-enterrément ne prit fin qu'à
l'heure où Armana Yozua cria :

les prières du coucher. Nous aidâmes la veuve d'Elmano Zola à remettre son mari dans le congélateur de secours. ~~à cause de~~ ~~fo~~ (Le congélateur du crime tombait souvent en panne) Et le mort y reprit sa place, frais, fringué de ses trois morceaux de costume blanc de cérémonie. Cela ne ferait plus l'objet d'aucun doute: Elmano Zola avait été tué alors qu'il se rendait à la mairie où, en sa qualité de bourgmestre-adjoint, il devait, avec le juge et le maire, assister à l'immortelle cérémonie de levée des couleurs. Le juge intercédait pour qu'à Nsanga-Norda on ~~to~~ lui concédât un état de mort en service commandé.

- Qu'elle vienne avant que nous ne tombions tous ~~fout~~ fous, avait dit la veuve.

- Elle viendra, lui avait répondu le maire.

- Elle viendra, avait renchéri le juge.

Nous savions tous qu'elle finirait par venir, comme du temps où, des années avant la deuxième décapitalisation, quand l'épileptique Ruanta ~~de~~ Dalmeida avait tué le maire Marsama Dibouka, elle avait ~~été~~ mis sept ans à venir.

La troupe de Sarngata Nola vint rendre une visite de curiosité à la boucherie et tous nous regardions Elmano Zola, souriant comme s'il n'avait été tué que la veille, (nous regretions de n'avoir pas eu l'idée de mettre Estina Benta au ¹ congélateur) Pauvre Elmano Zola, giuré, ensanglanté frais, avec entre les dents, retenu par la glace ~~et~~ le slogan des femmes. Les trois morceaux étaient on dirait morts chacun à son heure, et chacun

de sa mort. C'était à cette époque qu'en arrangeant les morceaux de vache nous découvrîmes le canope de bronze où avaient été fermés les viscères ~~das~~ du boucher, manquaient le foie et la rate.

Tous nous savions que les femmes d'Estira Brongario n'auraient eu ni le cœur de tuer Elmano Zola, ni la joie de lui emporter ses viscères après l'avoir scié en trois. Même en ces jours de sabbat érotique où les délégués des femmes venaient et revenaient dire à Sarngata Nola que l'âge de la femme chauffée était révolu, qu'il n'avait plus le droit de prendre les siennes pour des objets de proie ou pour des ustensiles de sexualisation, nous savions tous que leurs slogans étaient durs, mais qu'elles avaient le cœur tendre. La preuve: elles ont toutes pleuré Elmano Zola sans embages. Même les

mangeurs de topinambour de Nsanga. Norda eurent la présence d'esprit et avouèrent ~~la~~ l'existence d'une anguille sous la mort du boucher.

- Salut Sarnkata Nola. Nous revenons te dire qu'à Valancia les femmes aussi sont des hommes.

- Non, Fartamio Andra. Mes femmes et moi n'auront pas la liberté de passer les poux. Je vous souhaite de comprendre cette chose une fois pour toutes.

Fartamio Andra secoua son vertégadin en signe de malédiction et cracha, trois fois dans la direction de Nsanga-Norda, quatre fois dans la direction de la mer et s'éloigna avec toutes les femmes qui l'avaient suivie. Nous pensions qu'après une déclaration aussi injurieuse le danseur Sarnkata Nola allait se retrouver en plus de morceaux que le boucher. Ainsi nous demandions-nous rituellement tous

les matins et en guise de bonjour
n° le comédien Sarragata Nola
avait eu toute sa nuit et s'il
s'était levé entier.

- C'est quand même un dur
des durs Sarragata Nola.

- Avec Sarragata Nola on ne sera
jamais assez dur. Elle lui a
laissé sa nuit, voyons, pour
ce qui est de la journée.

Les multitudes qui ~~se~~ avaient
suivi Sarragata Nola dans sa fuite
de Nsanga-Nonda avaient pris
des terres libres au-delà du
tourniquet et construisaient des
cases sans tête ni queue.

Nous savions que la police viendrait
et nous n'arrêtions pas d'en ~~parler~~
parler espérant qu'à force de
parler du loup on finirait par
voir sa queue. Le maire continuait
d'envoyer télégramme sur télé-
gramme aux autorités.

-Elle viendra comme le jour du Seigneur.

Elle était bien venue pour la cinglée affaire des distilleries de Manuel Coma qui avaient tué les quatorze mioches ~~Antamio Ngungu~~ de Carlanzo Ngungu. Elle est venue pour le suicide collectif ~~organisé~~ par Antamio des trente deux vierges organisées par la folle des folles Antamio Sandra : « Nous nous sommes tuées pour crier sur le bordel et sur Nsanga - Norda. » Deux autres fois la police est venue de Nsanga-Norda pour je ne sais plus quoi. ~~Et~~ Quant à rester à Valancia point n'en serait jamais plus question. Outre le fait qu'elle serait souvent réduite au chômage (mis à part le crime de Lorsa Lopez et celui que nous prêtions aux femmes) Valancia honorait les lois) la police nourrissait un vieux grief contre nous et notre cité,

depuis nos ancêtre ~~sa~~ a' l'époque
de la première décapitalisation.
Nous et nos gères, enfants de merde,
qui bouffions la merde — avec notre
merdique idée nationalitaire,
nos soulèvements sur soulèvements,
notre tête dure. On nous a tués,
on nous a jetés en prison, on
a donné notre viande aux chiens:
mais rien a' faire. Nous sommes
la tête dure en chair et en
os. Les portugais, puis plus tard
les français et les allemands
avaient essayé de mettre la
Côte du diable au pot: seize
fois les sept douzaines de gendarmes
affectés a' Valancia ont disparu
ou foutu le camp, certains n'ont
pas laissé la moindre trace. Et
pour se venger, les colons fran-
çais décidèrent de nous priver
de policiers. L'indépendance est
venue faire comme les colons,

à la seule différence qu'au lieu
de nous priver totalement, les
policiers, à chaque occasion, al-
laient nous venir de Nsanga-Nord.
Exemple vivant de la toute dernière
déconfiture des flics à Valancia,
monsieur le maire lui-même, qui
vint instruire la jernicieuse affaire
d'Elmunto Yema, trafiquant d'ex-
plosifs artisanaux faits de sel,
de sucre, et d'essence de mirbane
et de nitroglycérine. Le maire trouva
le temps de jeter son boubou kaki
dans la première poubelle venue et
tomba à plat ventre dans un amour
de vache pour la petite nièce de feu
notre frère Almeyo Canza, l'épousa
et choisit de rester à Valancia
pour le meilleur et pour le pire,
votre police de foutaise plus question!
Il se démerda à passer sous silence
la haine ouverte de sa femme pour
vos autorités de merde qui m'ont

escamoté mon père. Les péripéties de l'essai de policisation valurent à notre ville le petit ~~nom~~ nom malicieux de Valancia-mange-flics. Bref! Sarngata Nola ne comptait pas rester à Valancia au-delà de six mois. Quand Estina Bronzario lui eût raconté l'assassinat d'Estina Benta et la venue en coup de vent de la police, il se prit le menton, mâcha un fiment, ses gros yeux culbutèrent ~~dans ses~~ au fond de ses orbites plutôt osseux, il se mordit la moustache et sourit:

- La police ne viendra pas, Estina Bronzario, dit-il de sa voix pleine de malice.
- Elle viendra, dit Estina Bronzario.
- Tu me couperas la main gauche si elle vient.
- Je te la couperai Sarngata

Nola. Mais ne parlons pas de la police.
Parlons de nous. Tu as des femmes que
tu trimbales comme des ustensiles do-
mestiques. A Valencia nous n'avons
jamais accepté une énormité pareille.
Je te donne sept jours pour libérer tes
femmes. Sinon il t'arrivera un
grand malheur.

- j'attends ton malheur Estina
Bronzario, dit Sarrigata Nola.

Estina Bronzario agita ses
canons de ~~dentelle~~ dentelle. Elle
sursauta quand Sarrigata Nola rit
un rire sinistre qu'on entendit
à l'autre bout de Valencia, rire
que certains durent prendre pour un
son de ~~pro~~ trompette, puisque des
foules s'étaient dirigées en ~~pas~~ pas
course vers la place du crime, et
pagnes sur l'épaule, sandales à
la main, on avait attendu. Puis
des foules déguées tournaient le dos
à la place du crime et rentraient.

en bandes déchiquetées: c'était
l'heure où Armano Yozua
craie les prières de midi.

- On finira par s'affoler comme.

- Qu'est-ce que c'était?

- Le rite de Sarngata Nola: une
vraie émonction.

A la fin du rite Estina Bron-
zario offrit un café à Sarngata
Nola. Nous pensions qu'elle l'avait
empoisonné. Et pendant deux se-
maines nous avons attendu la
nouvelle de sa mort. Les mauvaises
langues chialaient et chicanaient:
"les femmes épargnent le danseur Sar-
ngata Nola parce qu'il a bonne
poupe - il est quand même allé
plus loin que n'était allé le boq-
cher Elmano Zola." Il venait
de tripler le salaire de ses fem-
mes contre le port d'un tee-shirt
d'un beau rose et sur lequel étaient
imprimée cette honte: j'appartiens

~~et j'ai~~ à Sarngata Nola. A la lecture de cette provocation, Estina Bronzario réunit les femmes et leur demanda de prolonger la grève érotique.

« Quand ils sauront que notre beauté les met au monde, dit Fantamio Andra, ils obligeront Sarngata Nola à libérer ses femmes. »

Pendant ce temps Estancia Douma s'était enrichi et avait quitté Valancia où, à ses dires, l'argent n'appelait pas l'argent. Il était parti à Nsanga-Norda, vivre sa vie de néon dans la merde ^{éclairée} des tractations financières. Comme ses machines à baiser ne résistaient ~~à~~ jamais à plus de cinq utilisations, les hommes, de nouveau, vivaient comme des jélobats, dans la honte, l'impuissance et ~~et~~ cette pénurie de femelles qui rechampissait leur misère. Les femmes envoyèrent un autre ultimatum au danseur

Sarungata Nola, lui signifiant
qu'elles allaient être forcées d'agir
dans le sens de leur dignité. ~~Le~~ Lui,
sûr, son rire de trompette et alla
droit à la maison d'Estina
Bronzario. Il évita le chemin
du bayou, traversa la Rouvière
Verda à la nage, non loin
du septième morceau de pont
laissé par la déaffaiblissement,
atteignit la voie ferrée à la
hauteur du tourniquet, retroussa
son pantalon et ^{se} gendoura pour
éviter de les mouiller dans la rosée,
prit la rocade créée par les femmes
qui viennent laver le linge en amont
du bayou. Vous l'auriez pris pour
un péquenot ou pour un quelcon-
que malabar. Mais il était déjà
le manitou du coin, et comme
Estina Bronzario, croqueur
invétéré de consciences. Il arriva
à la maison avec une épaisse

semelle de boue et d'ordures, qui salit les faïences et puait la bouse de vache. Fartamio Andra lui offrit un thé qu'il refusa poliment. Elle lui apprit qu'Estina Brongario dormait encore, et lui proposa une goutte d'eau-de-fer. Mais une fois encore Sarrigata Nola déclina l'offre de la même manière qu'il avait refusé le ~~thé~~ fauteuil et le thé.

- Vous ne pouvez pas réveiller Estina Brongario?

- Non, dit Fartamio Andra. le docteur lui a demandé de dormir neuf heures par jour.

Il attendit deux heures, debout, les yeux rouges d'impatience, de colère et de haine. Sa respiration était disloquée. Fartamio Andra nous avoua plus tard qu'elle avait eu une forte envie de le mettre dehors: « Il dégageait une merdique ~~deux~~ »

de cadavre, et ses souliers puâient les oeufs pourris. Et puis il traînait sa bourse partout et urachait sur les faïences comme s'il s'était agi d'un tas de fumier. J'ai dû ~~se~~ réveiller Estina Bronzario en vitesse, avant que la bestiole n'eût rempli la case de sa senteur infecte. »

Estina Bronzario sortit de sa chambre enroulé dans un drap que sa main gauche retenait sur son épaule droite. Elle dormait debout.

- Vous les avez libérées, questionna-t-elle d'une voix ensommeillée.

- Arrêtez d'être comme Estina Bronzario - les femmes sont libres: demandez-moi leur histoire avant de me pisser dans la gueule.

J'ai toujours mis au monde ceux-là que même l'histoire aurait eu peur d'inventer. Tu connais

Valtano. Tu connais Nsanga-Norda.
Tu connais aussi le bordel des
Solitudes, rue de Nesa. C'est là
que je les ai ramassées, toutes — je les
ai arrachées à la vérole, ~~et~~ à
la disette et à la honte — parce
que je ne supporte pas la vue d'une
femme qui vend le jus de sa poupe.
Je leur ai montré comment on peut
faire de son derrière une cathédrale,
un haut lieu sacré. Je leur ai
montré comment on peut faire de
son corps le sommet du ciel et
de la terre. Non, Estina Brongario:
le vagin n'est pas un morceau de
viande trachée, c'est un chemin:
le chemin de l'avenir et celui de
la liberté, celui de l'honneur et
de la dignité — la poupe n'est
pas un essui-flotte, ce n'est pas
un chasse-mouche, ni un alcool,
ni une occasion chutée — voilà ce
que j'ai appris à mes femmes

Elles vendaient la pisse ~~et~~ a' Valtario, la pisse et la vérole; c'étaient des purs-culs, des rien-que-culs - je les ai sorties de la fontaine des Japons, leur ai donné un cœur, une âme, un sens. Aujourd'hui et grâce a' moi elles savent que le sexe n'est pas un lance-flotte, ni un engin de pagaille, ni un istensile de panique, ni une benne, ni ~~une~~ même une balançoire, mais bien notre troisième⁵ oeil et notre sixième sens. Non, Estira Bronzario, laissons nos poupes tranquilles, et ~~de~~ donnons-nous la main pour chercher l'homme ailleurs.

Il s'en alla comme il était venu. Tout Valancia apprit les nouvelles brocarderies du comédien Sarngata Nola et tremblait pour ses pauvres jours. Nous savions qu'avec son orgueil a' la cor, il allait

nous donner une autre occasion
d'attendre la police. Nous aimions
Sarrigata Nola d'un amour de
foule — assez aveugle et assez
global — sa manière de danser
et le ~~late~~ grand talent avec
lequel il jouait le buccin y
étaient pour quelque chose. Et
quand il n'était pas comme ce jour-
là, en tenue d'offense, il mettait
simplement ses cothurnes et sa
houppelande de velours pourpre, ce qui
lui donnait ~~la stature~~ ^{l'allure} d'un colosse
nubien avec ~~sa~~ ^{sa haute} stature de deux
~~metre~~ mètres dix, son menton en
manche de dabba, sa denture féroce,
nacrée, son large poitrail de pur-
sang, ses mains faites pour étrein-
dre, tordre et briser. Ses cheveux
poussaient par volutes, sous sa
moustache de vresson frissonnaient
des lèvres couleur de chair fraîche,
sensuelles. Au fond de ses orbites

comme avec une pelle

creusées / pétillait du métal en fusion, fauve, qui émettait un rayon d'angoisse et de douceur mêlé. Les femmes appelaient Sarngata Nola le souffleur de coeurs, parce qu'il dansait tous les chahuts de la Côte avec un art absolu: il avait fait de son corps une parole multiple, belle, douce, et une merveille rompue. C'était le mâle ainsi que nos pères l'entendaient: plein de santé, vorace, inépuisable, bon gérant du rêve et de la réalité: donc poète, bon trafiquant de ses viscères: donc prophète.

Rentré chez lui, Sarngata Nola but trois bouteilles d'eau de - fer pour couper sa colère et s'endormit toute la journée.

De la même manière que la comédie-ballet de Sarngata Nola

avait décidé de rester à Valencia pour attendre la venue de la police. Farmazi Benoît Bondo venu de Valtano pour vendre une eau-de-fer que toute la Côte ventait d'attendre.

— C'est curieux votre affaire, j'attends voir.

Elmanio Canta venu par la mer pour quelques jours trouva curieux l'assassinat d'Estina Benta et arrêta son tour du monde en pirogue pour attendre voir. Emilio Barananda attend de puis sept ans. Caltazo Mundi lui, attends depuis seize ans. Les derniers venus semblent être Artamio Lacasa Loucy, Sonia O. Almeida, Harcario Lopez, Pedro Jota et peut-être aussi la belle Afonso Fonsia. Lacasa Loucy est venu lui aussi en grande pompe avec seize danseuses de cha hut de Nsanga-Nonda et

trois griots, ~~qui~~ véritables encyclopédies vivantes qui vous débiteront l'Histoire des rois de la Côte jusqu'à la soixante-douzième génération, ils vous décortiquent les douze clans, les neuf-cent-neuf lignées, sans en omettre le moindre iota-généalogique.

A l'époque du ~~crime~~ meurtre d'Estina Benta, Valancia n'avait plus compté (avec les souches laissées çà et là par la décapitalisation) en tout et pour tout que trois quartiers: le Bayou, le Tourniquet, et Golzara. Aujourd'hui, avec tous ceux qui viennent attendre la police, ceux qui prétendent qu'on ne meurt plus dans notre ville et ceux que Sarngata Nola avait entraînés lors de sa venue, la ville est ressortie des ruines, sous un ciel aussi limpide d'un désir. Pas de pluie. Mais les décou-

vertes du grand père d'Estina
Bronzario continuent à nous
donner les flottes artificielles,
hélas, trop salées. Nous avons
droit à toute les calamités d'une
grande ville, dans cette monstruosité
sans nom: puanteurs, foules noires,
to hue - bo hue, paniques, branle-bas,
haines, pardon, fontaises, bâtardises.
Nous n'étions qu'une centaine de
mulâtres de conivence portugaise.
Aujourd'hui, le sang s'est beaucoup
mêlé: arabes, indiens, chinois. Un
vrai chaudron. C'est vrai aussi,
qui a part Calpago Coba et albinos,
personne n'est ~~par~~ mort de maladie
depuis le jeudi du crime. Les os
d'Estina Benta nous protègent. Tous
~~nos~~ ~~ceux~~ qui avons vu sa mort, nous
verrons la venue de la police. Les
blancs qui recherchent l'anflantaisore
dans les vasières Valtansa-Norte, mien-
nent, eux aussi, un week-end sur

deux, attendre la police. Ils pensent d'ailleurs que l'animal antédiluvien qu'ils traquent seraient à l'origine des barissements de la folaise que nous avions entendus la veille du crime.

Ce matin ~~la même~~ le maire avait hâtivement démenagé ~~la~~ pour la soixante-dix-septième fois la Place Estima Benta. Je le regardai ~~pas~~ remettre les os à leurs places - à leurs places précises la hache, la pioche; la bêche cassée et la machette du crime. Il posa sur la pioche le blouson en cuir d'éléphant bouffé par le temps et la vermill (on a beau asperger les objets de cresyl pour les protéger des souris de Nsanga-Norda, rien à faire). Lorsq Manuel Yeba aida la mémoire du maire en retrouvant la place exacte du chignon accroché à l'occipital, celle de l'os iliaque ~~droit~~

droit et celle toujours létigieuse
du cuboïde gauche. Les deux graines
ophtalmiques ~~sont~~ ^{avaient} été retrouvées et
replacées par le comédien Sarngata
Nola de passage:

- Que faites-vous monsieur le maire?

- Je reconstitue la scène du
crime à cause des clairons que
j'ai entendus du côté de
Nsanga-Nonda.

- Je les entends, dit Sarngata Nola
qui alluma sa pipe et fuma une
bouffée. Mais je ne pense pas que ce
soit ceux de la police fédérale.

Le maire ne lui répondit rien, il con-
tinua à chercher la place de l'ap-
pendice xiphôïde et celle ^{la} dermalloé-
le externe gauche qu'il tenait
encore.

- J'ai une minute, dit Sarngata
Nola. Je peux vous aider. Peut-être
reconstituerez-vous mon ^{un} assassinat
quand Estira Brongario m'aura tué.

- Vous pensez vraiment qu'Estina Bronzario peut tuer quelqu'un, dit le maire.

- Une femme fait toujours ce que son corps lui demande.

- Les femmes n'ont jamais tué personne dans cette ville, dit soupi-
ra le maire.

- Mais monsieur le maire, qui aurait tué Elmano Zola?

- Estina Bronzario est suffisamment timbrée pour mettre n'importe quelle foutaise dans les poches de sa révolution. Et il faut la comprendre: ses revendications ont besoin d'eau.

- Que revendique-t-elle, demanda Sarngata Nola.

- La merde, dit le maire.

- N'y a-t-il personne dans cette ville pour lui donner ~~cette merde~~ ce qu'elle demande?

- C'est que Sarngata Nola, nous

hommes dans un monde où la
merde est devenue de l'or : chacun
trouve sa popote absolue et géniale.

Le maire rit de bonne âme et
de bon cœur et continua à cher-
cher la place / de la malleole. Mais
le juge arriva en courant et
leur annonça que les clairons
entendus étaient ceux du fétard
Sarmario Louti accompagné de la
Belle des Belles Zarcario Nala et
de quatre musiciens de rumba, vêtus
de costumes si extravagants que
les gens ^{s'en} ~~se~~ tenaient les côtes plus
qu'ils n'écoulaient leur charivari
sans tête ni ~~pe~~ heurtoir. (Le
mot ~~heurtoir~~ heurtoir était entré
dans notre langage depuis que, des
années auparavant, ^{l'ex-}madame Estancio
Douma avait protesté contre la
machine de son mari et parlé de
~~se~~ fabriquer un "heurtoir" artisanal
à l'usage des femmes.)

« Ces cancores de Nsanga-Norda. Laissez-les charrier, avait dit Fortamio Andra. Laissez-les chicaner. » Le groupe vint rendre hommage à Estima Benta, déposa une gerbe d'hortensia sur la hache du crime, et lorsque tout était prêt pour que fût recommencée la mise en terre des pauvres ~~pas~~ de d'Estima Benta, le groupe exécuta le morceau des morceaux : un requiescat in Pace chanté en langue pygmée. Now nous mêmes à les aimer. Et Sarrigata Nola eut une telle joie au cœur qu'il embrassa Sarramio Louti, l'inondant de tapes sur les épaules, le respirant et lui le chant la bouche comme on la lèche à une femme qu'on aime : « Merci mon frère de chanter avec tant d'âme et de talent. Merci de mettre le doigt à la beauté profonde des choses et de montrer son cœur

à ce monde de fontaines. » Sarmanio
Louti brillait dans un sourire d'astre
ses yeux avaient pris la couleur de
la paix et l'éclat profond du
monde innommable: nous étions
tous saouls de cet instant de
^{puéril} ~~bambin~~ béatitude, cette minute
de paix, seule que nous allions
connaître à Valancia jusqu'au
jour de la résurrection d'Estina
Bronzario, trente ans plus tard.

— Nous sommes arrivées à Valancia
la terre de l'espoir, dit Sarmanio
Louti à ~~sa~~ sa bande. Sit down,
~~and~~ make love and do peace. ~~That~~
There's no place ~~as~~ sweet like no
home.

Il fit ~~rejouer~~ rejouer ~~100~~ fois le
morceau des morceaux. Nous vibrions
d'une joie que rien au monde ne
nous avait jamais donnée. Joie et
paix — Paix du corps et paix du
cœur; et miracle, nous vîmes

comme dans un rêve, Sarngata Nola
embrasser Estina Brongario, puis
sous des explosions ^{d'applaudissements} de la multitude,
avec elle, danser le chahut ~~de la~~
d'une réconciliation provisoire. Jusqu'à la
nuit tombée la Place la Poudre se
changea en marché de fêtes, avec
le maire qui veillait sur les outils
du crime (à cause de son poste) et
Lorsa Manuel Yeba qui dansait le
chahut de Nsanga-Nonda avec la
belle des belles et qui venait de promet-
tre la cûte à toute la ville. « C'est
vraiment beau d'être homme », dit
Sarmanio Louti. Cette allait offusquer
Estina Brongario, mais Sarmanio
Louti précisa le fond de sa pensée, et,
pendant que toute la ville chantait
riaît et dansait, nous ~~se~~ apprîmes
en complément de joie que Zarcario
Nala ~~naq~~ naquit à Valancia, peu
avant le crime, de père inconnu
hélas. Sa mère, monte à Nsanga-

Norda et qui l'avait confiée à
Sarmario Louti à l'âge de quatre
mois, avait, suivant le portrait que
le vieux nous en fit, toutes les
chances d'être notre regretée
Santia, fille de Larmanso Kongo,
auteur d'un amour de chienne
aux préjudices du père Bona, belle
et bègue comme nous le savions tous,
mais qui, à cause de sa déception
n'avait plus eu qu'un sourire
insipide de ~~de~~ cadavre mobile :
toute sa belle beauté râclée par
son amour subversif, mangée,
finie ; son corps s'était évaporé,
ses joues avaient séché ; les seins,
les branches, le ventre que nous
vîmes tous le jour où elle avait
déchiré sa crinoline de reine de
beauté pour prendre le pagne
noir imbibé de glue, tâche de
gras — tout avait séché, à
cause de son chagrin, tout était

tombé au fond de sa passion de
folle qui ne pouvait aimer que ce
que Dieu avait défendu. Les grosses
ruées ne charrient que les gros
tronc comme dit le proverbe.

Fartamio Andra ~~lui~~ conta à
la Belle des Belles la passion de
notre sœur Santia. Elle lui lut
la lettre que sa mère avait adressée
au père avant ~~de~~ de partir
en exil d'amour. Elle la laissa
lire et relire la lettre avant de
refermer sous clé dans la commode
d'Estina Bronzario. ~~Et~~ La Belle
des Belles dont le cœur s'était
effusqué avait pleuré toute la nuit,
puis le jour suivant. « C'est perfide
votre coin, dit ~~la~~ Zarcario Nala.
On y vient pour mettre l'excuse banal
de tuer. » Sa bouche de rénu phar
s'était subitement ~~crispée~~ crispée,
son oeil d'ange avait durci et
le rêve dans son cœur se mit à

danser le chahut de Nsanga-Norda.
Nous ne comprîmes pas pourquoi elle
avait déclaré qu'elle allait désor-
mais répondre au seul nom
d'Hélène.

— Quel amour n'est pas une solitu-
de, dit Fantasio Andra.

Ouvrons la parenthèse.

Le jour qui suivit l'arrivée
d'Valancia des chanteurs du morceau des
morceaux débarqua par la mer, sur
une pirogue de Nsanga-Norda un
brouillon d'homme, qui ne détachait
jamais ses yeux d'un gros livre
noir, dont la couverture rappelait
les torchons du veston de cuir d'éle-
phant laissé ~~et~~ sur la place du
crime. Quelque moment qu'on le vit,
à quelque heure du jour ou de la nuit,
ses yeux lisaient, à moins qu'il ne
les détachât du livre pour les

river sur la Belle des Belles à qui
il ~~chantait~~ ^{lui} chantait son ~~corps~~
âme et son corps. L'autre moment
que les yeux de l'homme pouvaient
quitter le livre noir était ces
quelques torchons de secondes où nous
le voyions souffler sur ses verres à
montures en peau de salamandre
qu'il essuyait ensuite avec une ^{telle} nervosité
~~une~~ que nous en riions. Nous l'avions
appelé Nogmé dé, c'est à dire Homme-
Crabe, à cause de sa démarche de
libanais. L'homme devait avoir
quarante ans, malgré le nombre inca-
lculable de cheveux gris dans ~~son~~
sa toison touffue. Il disait ~~et~~
l'élucubration suivante que
personne n'avait le temps d'écouter
jusqu'au bout: « Il est écrit dans
ce livre que Valancia et Nsanga-
Norda vont mourir. Ça vous paraît
étrange, mais j'ai trouvé ce livre
au fond de la mer d'Affa, sur

large de l'île d'Agoya, pendant
que pêchait la perche arc-en-ciel
et l'hippocampe à l'estuaire.
Depuis trois jours que je pêchais et
n'avais rien capturé. Je m'apprê-
tais à rentrer. Derant moi, je vis
une grosse baudroie, ~~morte~~, appa-
remment ~~de~~ morte depuis peu. On
ne refuse pas ce que donne la mer.
¶ Et quand j'ai étripé la lotte de
mer, j'ai trouvé dans les viscères
une boîte en argent, et dans la
boîte ce livre. »

— Quel démasclage disait ~~le~~ Farta-
mio Andra.

« J'ai montré la boîte à l'équipe
de la Calypso du Commandant
Cousteau. Mais ils m'ont traité de
tout. A l'époque ils remontaient
les bronzes de la cité des rois à
Yargoto-Nonta. Les caractères du
livre sont faits de photons de
lumière magnétisés.. » ~~¶~~

A l'époque la grève érotique
d'Estina Bronzario battait son plein,
les femmes ayant subordonné son arrêt
à la libération des concubines ~~de~~ de
Sarnagata Nola.

« Ce bordel où l'on n'~~avait~~ même
plus la paix de fabriquer son gosse! »
Et les hommes rageaient, piaillaient,
picaient sans arrêt et allaient ~~de~~
par files compactes à la messe du
dimanche demander, tous les cierges
allumés, que Dieu rappelât dans son
saint lieu la punaise puante de nom
Estina Bronzario. « Elle nous empêche
d'accomplir ta volonté — elle nous
empêche de peupler la Terre du
Gihôn au Pishôn, d'en retourner
les pierres de carnaline jusqu'au Pays
Pays de Hawila. Dieu, fais-la mourir.
Elle nous empêche de restituer la chair
initiale : Dieu, fais-la mourir. » Ils
caviardaient le Notre Père, l'emplis-
saient de plaintes indignes et de plates

intentions — « épargne-nous de cette bête
quotidienne... » Et quand le père ~~Bona~~
Bona apprit la chose, il la garda
quinze heures d'affilée sous ~~sa~~ les gables
du morceau de cathédrale laissé
par la décapitalisation, et leur dit
une fois pour toutes cette chose :
« Messieurs, Dieu n'est pas responsable
de votre naïveté, ~~donc~~ il ne peut
pas répondre de vos lâchetés. Vous
étiez bien là lorsque horsa Lopez
tuait sa femme et pour quoi n'avez-
vous pas levé le petit bout de heurtoir ?
Non messieurs, je suis du côté d'Estina
Bronzario: le vagin n'est pas une
corne-muse ni flûte, ce n'est pas
un engin ni casser les humeurs,
ni un totorito ⁽¹⁾, ni un banal
passe-magouille; sachez-le si vous
pouvez: le vagin c'est la parole
de Dieu en chair et en eau. »

Ils essayèrent d'intercéder auprès
de Sarngata Nola pour la libération.

(1) mot passe-partout qui signifie ce que veut
le conneur qui s'interroge en réalité

de ses concubines. Rien à faire.
 - Quelle liberté leur manque-t-il à
 part celle de passer les ~~jours~~ jours,
 plaisanta Sarrigata Nola. Elles dansent
 et chantent comme ~~les~~ vos femmes, elles
 dorment et se lèvent à la même
 heure que vos femmes, elles mangent
 et boivent ce que bon leur semble,
 et comme tous ici, elles attendent
 la folie. Et puis merde, la liberté
 ne se refille pas : elle se prend.
 s'invente -